



SERVIR LA PAROLE

Par Yves Petiton

La parole circule. Elle est une marque d'humanité et la venue à la parole d'un enfant est source de jubilation pour les parents. Cette nouvelle extraordinaire surprend ceux qui sont témoins de son émergence. Avant d'être un contenu, la parole est un souffle et un événement. Les pouvoirs autoritaires ne s'y trompent pas, eux qui n'ont de cesse de faire taire ceux qui dénoncent leur illusoire toute-puissance.

Servir la parole, c'est prendre du recul par rapport à l'action, à l'opérateur. Ils sont mère de famille, enseignante, médecin, chercheur, inspecteur du travail, diacre, prêtre. Ils rendent compte de la course de la parole dans leur vie, dans des rencontres fulgurantes (M.-Th. Weisse, I. Salembier) ou au terme de longues années de travail (O. Chazy, P. Israël, J-C. Brelle).

Servir la parole, c'est recueillir des mots inédits que des témoins ont mis sur l'expérience vécue. C'est se laisser surprendre, étonner (G. Trambly) car la vérité nous dépasse toujours. Servir la parole, c'est servir l'écoute de ceux qui peinent à prendre la parole en famille (D. Batisse), en situation de handicap (V. Plazy), dans le monde du travail (B. Perrin). C'est discerner leur silence en attente de mots libérateurs.

Depuis le Concile Vatican II, l'Église catholique, au cœur de l'eucharistie, a redonné vigueur à la liturgie de la Parole. Elle est le lieu par excellence où la Bible est proclamée et reçue

comme parole de Dieu. Mais celle-ci nous déroute : « Je ne m'y retrouve pas, Dieu merci ! » (O. Bourion).

Pour entendre la nouveauté que Dieu fait advenir, il est nécessaire de réapprendre à lire la Parole de Dieu au-delà des paroles (H. Ernout).

Servir la parole est le fruit d'une rencontre, comme l'apôtre Paul, saisi par le Christ (B. Michollet). Cette grâce fait découvrir que la parole précède et dépasse ses témoins. Quelques-uns ont été ordonnés au service de l'annonce de l'Évangile non pour en monopoliser l'annonce, mais comme pour mieux signifier que la Bonne Nouvelle nous précède et nous dépasse. Jésus a appelé des apôtres (J. Cherief). D'autres ont été suscités pour poursuivre ce service « à la manière des apôtres » (A. Favart). Ils sont les fidèles ambassadeurs du Christ s'ils consentent à être ses envoyés jusqu'aux confins de la terre.

Pour la Communauté Mission de France, l'enjeu est de se nourrir de la parole évangélique sans renoncer à la parole de compagnons de route comme œuvre de l'Esprit qui parle. Cette aventure est celle qu'ont entreprise les cinquante frères et sœurs décédés depuis cinq ans dont Bernard Perrin relit la notice biographique. L'université de l'été 2016 « Corps du Christ pour la multitude » sera l'occasion d'approfondir l'actualité et la nouveauté de cette aventure de l'Évangile.

PROCHAINS THÈMES :

N° 284 DE LA CULPABILITÉ À LA RESPONSABILITÉ

N° 285 A L'ÉCOLE DU SPORT



QUAND LE SILENCE DEVIENT MURMURE DE SENS SERVITEUR DE LA PAROLE, ÇA ME PARLE

Par Isabelle Salembier

Isabelle a 40 ans. Elle est mariée avec Cédric, maman, professeur et membre de l'équipe Rhône vert.

Serviteur de la parole... c'est pourtant bien le contraire qui me semblait naturel : des heures de confidences au téléphone, des soirées apéro à re-faire le monde, des pages de romans qui me parleraient de ma vie, des bavardages de coins de rue qui n'en finissent pas... des textos qui changent une journée... des mots pour rien mais qui sont tout. C'est bien la parole qui me sert d'abord !

On raconte que c'est ainsi que certains croisèrent le Christ... Et de quoi parlaient-ils en marchant ? D'une certaine parole qu'on n'aurait pas crue ?

« C'est pas vrai ! » disent les enfants. « C'est pas comme on avait dit... » rétorque l'un.

« Tout ça, ça ne veut rien dire. » conclut l'autre. Et

on en passe du temps à essayer de comprendre, de s'expliquer... d'imaginer comment on aurait dû le formuler... comment on aurait pu le comprendre... Il y a ce que j'ai voulu dire et ce que tu as entendu... inconsolables frustrations...

Se mettre au service de la Parole de Dieu dans un monde déjà plein de bavardages et de malentendus, n'est ce pas déjà un peu perdu d'avance ?

Et pourtant, Serveur de la parole, ça me parle !

Ça me parle le jour où, avec Cédric, nous nous disons oui, oui l'un à l'autre et ensemble oui à un autre... Dieu s'est invité dans notre discours amoureux... et dans notre maison. On essaie de lui laisser un peu la parole... pas facile. Il y a souvent tellement de monde et de conversations croisées, de mélodies mal ajustées... parfois même des portes qui claquent ! Les courants d'air de la vie ordinaire ont bien du mal à faire entendre « le murmure de fin silence »... et pourtant, c'est bien dans ce brouhaha que le Christ me rejoint et m'envoie, me redonne confiance en ma parole, en celle des autres, et m'engage à redire la sienne, à ma mesure.

Ça me parle, quand je choisis d'être enseignante et de questionner toujours le sens : sens du texte à

lire, sens des propos des élèves, sens à défaire parfois, à refaire souvent... à construire ensemble. En appliquant la démarche inductive, il s'agit de susciter la réflexion de la classe puis, collectivement, de « faire émerger le sens ». Belle ambition pédagogique qui peut se heurter au mutisme des élèves : indifférence ou difficulté à articuler une parole ? Souvent je m'interroge : comment faire que ce qui parle en eux arrive à être formulé ? Dans ces moments de flottement, je me sens au service de leur parole : « Sois plus clair ! Parle plus fort pour qu'on t'entende ! Ça m'intéresse de comprendre ce que tu veux dire ! »

Chaque heure de cours me rappelle combien il est difficile de se faire confiance.

J'aime quand on cherche ensemble le mot juste, au plus près de l'idée ou de l'émotion. C'est à la fois un jeu et un espace de révélation. Souvent les jeunes, après avoir un peu lutté pour renoncer aux expressions fétiches du moment, s'en émerveillent.

Quelle articulation avec la Parole de Dieu dans cette entreprise pédagogique ? Aucune pour certains. Mais si l'on pense que l'éducation permet aux jeunes de travailler leur intériorité, d'être un peu

mieux équipés pour construire des liens entre eux et avec le monde, alors cela suffit pour croire que l'école participe réellement au projet des bâtisseurs d'humanité.

Ça me parle, même s'il n'y a plus rien à dire.

Pendant que j'écris ce texte, je suis avec Anne, une amie chère qui perd progressivement la parole. Cette femme est une amoureuse des mots, une lectrice passionnée, une philosophe hors pair qui refait le ciel et la terre dans le brouhaha de sa cuisine toujours pleine de monde. Que valent mes pauvres mots ce matin ? Dans cette maison presque vide, ils sonnent faux, la conversation est décousue et bredouillante... J'essaye de rendre service à sa parole en proposant des expressions, en terminant ses phrases d'un œil interrogateur. C'est dur... plus aucune astuce pédagogique ne fonctionne. Devant le non sens de cette maladie, ne reste-t-il que la fuite ou le silence ?

« Dieu proféra le Verbe et le Verbe se fit chair. » Cette parole me bouleverse, elle me rappelle que le corps et la parole de Dieu sont, dans un mystère qui m'échappe, liés dans une intimité profonde et inaltérable.

Que le verbe s'essouffle ! Que la parole se taise ! Anne demeure, en son corps défaillant mais vivant : caresser les visages qu'elle ne voit plus, trinquer ensemble à l'humanité qui lui reste et à celle qu'elle attend, crier sa colère contre la croix puis sourire en entendant les oiseaux à sa fenêtre, aimer les bouts de vie qui résistent à la destruction... il reste bien des verbes à conjuguer pour honorer le sens et rendre grâce.

Ensemble depuis des semaines, on a senti les dernières tomates de son jardin, regardé la forêt rouiller depuis sa cuisine, cassé du petit bois pour l'hiver, espéré la neige pour entendre ses enfants et petits-enfants dévaler le pré en riant.

La gorge parfois verrouillée par la peur, nous attendons ensemble que le silence devienne murmure de sens...



HOMME DE PAROLE

Par Hughes Ernoult

Hughes est membre de la communauté Mission de France, médecin de Protection Maternelle et Infantile en Seine et Marne, membre du service formation et de l'équipe épiscopale. Il a animé de nombreux groupes de lecture biblique.

■ ENFANT DE SILENCE

« Amos, qui fut l'un des éleveurs de Teqoa... » « Je ne suis pas prophète, je ne suis pas fils de prophète, je ne suis pas frère prophète ; je suis bouvier et pinceur de sycomore. » (*Amos 1, 1 et 7, 14*).
Je n'étais pas bavard quand la parole m'a saisi !
J'étais un enfant timide, très timide, et je me réfugiais dans le silence, les rêves et la lecture. J'étais enfant encore quand je me suis plongé, sans guide, dans la lecture de la Bible du premier verset de la *Genèse* jusqu'au dernier verset de l'*Apocalypse*. Je fus donc un grand lecteur solitaire avant de devenir un bavard impénitent. Aujourd'hui encore, en secret, je reste avant tout un homme de solitude et de silence.

Comme tous les enfants je ne supportais pas l'injustice. Malgré ma timidité, jamais je n'ai pu me taire quand j'étais témoin d'une injustice. Enfant, j'étais un sacré bagarreur, toujours prêt à prendre la défense d'un plus faible, et plus encore si l'auteur de l'injustice était plus fort que moi ! Enfin, quand je dis « enfant »...

C'est pour moi, dans le silence, que la parole prend naissance, au croisement de la lecture de l'Écriture et de l'appel du frère.

DEVENIR HOMME DE PAROLE

Apprendre à parler et à écouter (parler, tenir parole, écouter, répondre...)

Ainsi la parole fut d'abord pour moi une défense. Mais mon père était un bavard, habile à jouer avec les mots. La conversation était à la maison un art cultivé pour lui-même. Je suis donc devenu un bavard impénitent, un homme de l'oralité. Le

temps africain de mon enfance et le plaisir que je garde de la rencontre avec les hommes et les femmes de l'Afrique de l'Ouest ont fini de faire de moi l'homme de l'oralité que je suis maintenant. C'est une culture où la parole donnée doit être tenue absolument.

De mon père, j'ai aussi hérité du goût de la rencontre, le plaisir de se découvrir et la jubilation de se reconnaître de la même humanité. « Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair » (*Genèse* 2, 23). Pour que la rencontre soit possible, il m'a fallu apprendre à juguler la parole, à écouter d'abord pour que la parole devienne réponse. Le silence n'est pas seulement le lieu où la parole est possible¹, il doit aussi habiter la parole et l'irriguer. Dans la parole, si l'on sait écouter les silences, les espaces, les « vides » qui séparent sont les lieux de l'irruption de l'autre ! « Écoute Israël » (*Deutéronome* 6, 4). La parole est d'abord un don, elle doit être reçue : il faut apprendre à ouvrir ses oreilles, et je n'ai pas fini d'apprendre !

1. Après la phase de « vocalisation » où le nourrisson émet un son continu, vers neuf mois, apparaît la première étape du langage où le son devient entrecoupé de silence : « ta ta ta... ». Sans l'irruption du silence dans le son, il n'y aurait pas de langage mais seulement des cris !

L'art de donner la parole

J'ai la chance d'être médecin, vocation héritée de mon grand-père maternel. Chance encore, j'ai appris à l'être à une double école.

À l'école de mes maîtres, j'ai appris l'art de l'interrogatoire : poser les bonnes questions, celles qui ne dictent pas la réponse, celles qui font place à ce que l'on n'a pas pensé, celles qui donnent la parole et ne piègent pas l'interlocuteur dans une réponse attendue qu'il ne peut donner. « Les scribes et les pharisiens amènent une femme surprise en adultère et, la plaçant au milieu, ils disent à Jésus : " Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là. Toi donc, que dis tu ? " » (*Jean 8, 3-5*)

À l'école des patients, j'apprends que lorsque l'on donne la parole, c'est l'autre qui en devient maître, il peut ne pas prendre son tour de parole ou délivrer une parole que nous ne sommes pas prêts à entendre. « Comme ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : " Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! "...

Mais eux, en entendant cela, s'en allèrent un à un en commençant par les plus vieux. » (*Jean 8, 9*)

La parole, celle qui n'est pas défense, est donnée, est reçue et circule dans une conversation qui tisse la rencontre. Cette parole retrouvée qui circule fait son œuvre et ressuscite une humanité fraternelle et féconde. Elle produit du fruit comme au temps du roi Josias quand le Livre de la Loi retrouvé passe de mains en mains pour être entendu par tout le peuple et ressuscite un peuple (2 Roi 22, 3 - 23, 3). Être un homme de parole, ce n'est pas être maître de la parole, c'est être sous la parole, être à son service !

■ AU DELÀ DES PAROLES, LA PAROLE : RÉAPPRENDRE À LIRE !

La première fois, j'ai appris à lire tout seul, en regardant travailler mon frère aîné. Cela a un peu surpris ma maîtresse de maternelle ! Une fois parti, je n'ai jamais cessé, je lisais vite, très vite, tout ce qui me tombait sous la main. Je suis devenu ce qu'on appelle un « lecteur rapide ». Un lecteur rapide engrange les informations du texte en les raccrochant à son arbre de connaissances. C'est

efficace, d'un certain point de vue, mais cela a un terrible inconvénient : ce qui ne rentre pas dans votre système de connaissance n'est pas enregistré et votre système de connaissance n'est jamais remis en cause.

Bref, je pensais maîtriser la lecture. En lisant la Bible et les commentaires, j'empilais donc les connaissances qui se greffaient ainsi sur la lecture initiale sans la remettre en cause.

La deuxième fois, je n'ai pas appris tout seul. Guidé par Cécile Turiot, j'ai appris qu'un texte avait son propre système de connaissance, qu'il déployait son propre univers. Souvent même les récits évangéliques donnent à voir deux systèmes et le texte nous invite à passer de l'un à l'autre si on a « des oreilles pour entendre ». Dans le récit de la femme adultère, les scribes et les pharisiens maîtrisent la connaissance de la Loi et des Prophètes : « ils savent déjà » et toute nouveauté qui n'entre pas dans leur logique ne peut être entendue. Ils restent prisonniers de leur univers, ils ne peuvent lever la contradiction de la logique du jugement où la loi interdit à un pêcheur de jeter la première pierre et ne peuvent entrer dans un univers régi

par le pardon et la foi. Alors ils s'en vont...

La Parole n'est pas un plus qui vient enrichir notre savoir et notre pouvoir, elle est habitée par un Autre. Il ne s'agit pas de prendre la parole, de se saisir de la Parole, mais de se laisser saisir !

Cette façon de lire et d'entendre m'est devenue, pour une part, « ordinaire ». M'ouvrir à ce qu'il y a d'autre dans le discours de celui que l'on rencontre est devenu pour moi une recherche permanente. Croiser ces découvertes avec l'Autre qui vient à notre rencontre dans les évangiles et dans la relecture évangélique de la Bible, partager ces paroles recueillies et relues à la lumière de Jésus, le Christ du Père, rend pour moi la Parole « saisissante » !

Rédigé le 21 novembre,
fête de la présentation de Marie,
porteuse de Parole.



LA PART DIVINE EN L'HUMANITÉ

Par Vincent Plazy

Vincent est marié avec Jacqueline. Ils ont 4 enfants. Ils habitent Bron en banlieue lyonnaise et ils participent à l'équipe de mission Lyon2. Il est coordinateur du Pôle Solidarités pour le Rhône au sein d'une association avec des personnes handicapées.

Lors d'une récente ordination diaconale, une femme m'aborde en m'interrogeant :

« Tu es prêtre ?

- Non.

Alors tu es diacre ?

- Non plus.

- Tu es alors, rien ?! »

C'est avec cette identité de « sans » que je réponds à la sollicitation de témoigner dans ce numéro de la revue. Sans ministère reconnu, comment, dans mon travail, j'essaie d'être au service de la Parole en tant que baptisé envoyé au sein de la Communauté Mission de France ?

LA PUISSANCE DES PETITES MIETTES

Le contexte économique difficile que connaît l'association qui m'emploie me conduit à revisiter mon choix fait il y a cinq ans, de m'engager dans une solidarité avec des personnes en situation de handicap.

Mon engagement professionnel se nourrit de la méditation de la parole de Matthieu (15, 21-28) :

Partant de là, Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon. Et voici qu'une Cananéenne vint de là et elle se mit à crier : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par un démon. » Mais il ne lui répondit pas un mot. Ses disciples, s'approchant, lui firent cette demande : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris. » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais la femme vint se prosterner devant lui : « Seigneur, dit-elle, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » - « C'est vrai, Seigneur ! reprit-elle ; et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs

maîtres. » Alors Jésus lui répondit : « Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux ! » Et sa fille fut guérie dès cette heure-là.

J'ai découvert la profondeur de ces paroles lors d'une session « Bible et montagne ». La lecture en petits groupes a permis de relever la puissance des petites miettes : celles qui nourrissent les petits chiens, celles qui ont la capacité divine de donner une espérance à ceux dont la société n'espère plus rien. Dans ma présence professionnelle, je me retrouve au service de la révélation de la valeur des petites miettes ; révélation vitale pour que les personnes stigmatisées par le handicap aient la force d'établir des liens avec d'autres, ceux qui paraissent inatteignables mais dont la confiance est essentielle pour exister pleinement.

SE FAIRE ENTENDRE POUR TRANSFORMER LES REGARDS

Au sein de mon association, je suis engagé auprès de parents en situation de handicap qui aspirent à ce que leurs paroles soient écoutées, entendues et reconnues comme nécessaires à l'organisation de la solidarité publique.

Dernièrement, j'étais aux côtés de trois parents qui, dans le cadre d'une réunion institutionnelle, s'adressaient à un inspecteur de l'Éducation nationale et à ses collègues. Auparavant, nous avons beaucoup travaillé à écrire des récits qui relatent les difficultés à être pris en compte comme des parents capables d'agir quand le handicap provoque, chez les interlocuteurs, la méfiance et l'incompréhension. Au sein du collectif constitué il y a dix-huit mois dans un mouvement de solidarité auprès d'une jeune maman handicapée physique, des mots ont pu être gagnés sur le silence. Une mère a pu exprimer au groupe sa souffrance de ne pas être regardée par l'enseignant de son fils tout au long de l'entretien, du fait de ses difficultés d'élocution. Un père non voyant a pu décrire comment il s'est retiré du groupe de parents élus qui continuait à communiquer par des moyens qui lui étaient non accessibles. Des expressions douloureuses se sont structurées en témoignages dans une volonté collective de se faire entendre pour transformer les regards et les pratiques des acteurs de l'école. Lors de la réunion, la lecture de ces récits a fait autorité. L'inspecteur a exprimé au groupe sa prise de conscience de réalités qui lui étaient jusqu'ici étrangères et il s'est engagé à ce que ces témoignages contribuent

à la formation des directeurs d'école. À la sortie de la réunion, nous avons pris un long temps pour partager l'émotion suscitée par l'expression de paroles intimes en public et la fierté que ces paroles aient interpellé un responsable institutionnel. Le lendemain, un parent du groupe m'a dit : « Si je m'engage dans ce groupe, c'est parce que nous vivons ensemble ce pourquoi nous sommes ensemble. »

RÉVÉLER LA PARTIE DIVINE DE L'HOMME

Mon engagement dans cette présence invitant au dialogue constitue pour moi ma mission de chercheur de Dieu. Je peux reconnaître, dans la prise de parole des parents, la trace du Dieu créateur et sauveur. Un Dieu qui nous a confié de poursuivre son œuvre sur terre en nous donnant, par son Fils, une règle d'or devenue un hymne : « Tout homme est une histoire sacrée ». Et, plus encore, un Dieu qui nous invite à œuvrer à la révélation de la partie divine de l'humanité et qui nous donne, par son Fils, une clé pour être animé du souffle créateur : être au service de la valeur des petites miettes qui sont sources d'espérance pour tous, à commencer par ceux qui sont considérés « petits » par la société. Je suis depuis longtemps animé par l'appel à œuvrer

pour une humanité qui a le devoir divin de devenir plus fraternelle : prendre ma part pour l'humanisation de la société. Je m'inscris actuellement dans un mouvement de foi renouvelé : œuvrer pour une humanité qui découvre ce qui lui a été donné à l'origine, la part insaisissable et donc sacrée d'elle-même. Cette part nous est révélée chaque fois que l'homme s'ouvre pour dépasser les limites qu'il s'est donné ou qui lui ont été données¹. Lors d'une rencontre du réseau Précarité en Rhône-Alpes, l'un de nous a exprimé : « L'homme va vers ses origines, la part que la vie a pu abîmer mais la part que personne ne peut lui enlever, même pas lui-même ».

Cette part nous oblige par la question fondamentale : « Qu'as-tu fait de ton frère ? ». Reconnaître cette part en soi est une aventure humaine personnelle. Permettre à chacun de nos frères de reconnaître cette part en lui-même constitue pour le chrétien une mission s'inscrivant dans l'œuvre de création de Dieu notre Père.

Cette reconnaissance me conduit à ne pas m'enfermer dans la posture de l'expert, de celui qui détient

une vérité, ce qui est une tentation forte pour le chrétien dans son rapport au monde. Étienne Grieu indique comme mission de l'Église servante : « Ouvrir le jeu des rapports humains et l'empêcher, avec douceur, respect, mais fermeté, de s'enclorre en lui-même, non pas en invoquant immédiatement une transcendance, mais en invitant à l'expérience de ce que l'on découvre dans la quête de ceux qui manquent »². Et ainsi pour le chrétien, faire de sa recherche une trace humaine qui soit signe d'une possible vie accordée au Christ.

■ UNE ÉGLISE QUI AVENTURE L'ÉVANGILE

La participation à une équipe de la Communauté Mission de France (CMDF) me permet d'inscrire cet engagement professionnel dans la dynamique d'une Église au service de la Parole. Une Église dont la mission n'est pas de créer des espaces et faire venir les autres à soi, (orientation qui paraît dominante aujourd'hui dans l'Église de France), mais à « aventurer l'Évangile » (expression familière de la CMDF) dans les espaces habités par d'autres.

1. On peut lire la très belle interview d'Alain Badiou, philosophe, dans *Le Monde* du 15 août 2015 : « Le bonheur, c'est lorsque l'on découvre que l'on est capable de quelque chose dont on ne se savait pas capable ».

2. Redonner leur place aux oubliés, l'expérience de *Diaconia* (Étienne Grieu dans la revue *Projet* de février 2015).

Le défi est bien souvent de durer dans cet engagement missionnaire. Nos positionnements personnels, professionnels et militants, surtout quand ils sont le fait d'un engagement fort à la base, nous conduisent à un moment ou à un autre, à devoir faire face à des horizons qui s'obscurcissent. Combien changent alors de direction en disant : « On a essayé mais ce n'était plus possible d'avancer comme cela ». La relecture en équipe manifeste que nous sommes reliés sous le regard de Dieu. Alors, la fraternité d'équipe nous permet d'entendre individuellement et collectivement : « Tu es présent à cette réalité et tu es attendu pour que tu signifies qu'il est impératif, sur le plan spirituel comme sur le plan politique, d'entreprendre la traversée à la suite du Christ »³.

Ainsi, vivre en équipe le service de la Parole n'est pas de l'ordre d'un plus par rapport à l'exigence de justice et d'éthique à laquelle chaque citoyen est lié

au nom de l'égale dignité de tout être humain. Les valeurs humanistes suffisent pour fonder l'engagement pour l'égal accès de tous aux droits fondamentaux. La vie d'équipe permet d'être « au rendez-vous » et de le vivre comme la promesse de la rencontre avec le Christ, « Celui qui sait trouver des passages là où l'humanité se complique »⁴.

Il reste à créer en équipe le renouvellement de l'envoi en mission qui donne le courage personnel et collectif de suivre le Christ en liberté⁵. Partir de nos différents lieux d'engagement, y reconnaître collectivement les défis spirituels et politiques, et inviter chacun à exprimer ce qui est de l'ordre du rendez-vous sacramental dans la présence assurée. Nous pouvons alors célébrer l'actualité de l'envoi par celui qui en a ministère et responsabilité et qui peut signifier le lien avec la Communauté Mission de France et avec l'Église.

3. Cette réflexion s'appuie sur la lecture en équipe d'une interview de Jacques Sommet par Charles Ehlinger, dans l'ouvrage *L'honneur de la liberté*, Paris, Le Centurion, 1987.

4. Ces lignes doivent beaucoup au texte d'Étienne Grieu : « La vie mêlée, lieu de la révélation chrétienne » dans la revue *Projet* (n° 296, janvier 2007).

5. Sur la notion de courage, on peut se référer au livre de la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, *La fin du courage*, Paris, Biblio-Essais, 2013.



RÊVES DES HOMMES, RÊVE DE DIEU

Par Daniel Batisse

Daniel est médecin de PMI à Saint Denis. Il est diacre à la Mission de France, membre de l'équipe Précarité.

« Celui qui est la Parole est devenu un homme et il a vécu parmi nous. » (Jn 1, 14)

Le prologue de Jean a éclairé toute ma vie de soignant depuis mes débuts d'aide-soignant jusqu'à l'exercice de la médecine auprès des enfants. Le corps dont je prends soin, est le lieu de la rencontre de la parole d'enfants (*infans* en latin), ceux qui, étymologiquement, sont « sans parole ». Cela me donne envie, comme diacre serviteur de la Parole, d'accueillir la simple parole humaine comme lieu où la Parole de Dieu plante sa tente. Je fais mienne la phrase de Saint Paul en l'inversant : « Quand nous vous avons annoncé la Parole de Dieu, vous l'avez écoutée et accueillie non comme une simple parole humaine, mais comme la parole de Dieu » À travers la parole des humains avec qui

nous cheminons, je découvre petit à petit quelque chose de la Parole de Dieu qui se dévoile.

*

Pour illustrer ce chemin d'écoute de la parole, je vais m'appuyer sur l'histoire d'une famille.

Une personne anonyme appelle le 119, le service national d'accueil téléphonique pour l'enfance en danger. Elle raconte que les parents consomment quotidiennement alcool et drogue en présence des enfants, et sont impliqués dans un trafic de stupéfiants. Madame B. serait « dangereuse », en contact avec la « mafia » et les enfants seraient laissés seuls au domicile. L'évaluation sera conjointe par la PMI et l'Aide Sociale à l'Enfance. L'éducatrice de l'ASE et moi-même recevons séparément Madame et ses filles, puis Monsieur. Madame paraît assez jeune sous son hijab, son petit voile. Sur la défensive, elle dit qu'elle n'a aucun problème avec ses filles. Le couple a divorcé depuis plus d'un an, suite à des violences conjugales. « C'est leur père qui fume, boit et se drogue » dit-elle. « Il revient tout le temps à la maison. » Elle raconte qu'elle a connu son mari peu après son arrivée en France. Elle travaillait alors comme serveuse dans un bar où son mari était

client. Ils ont vécu ensemble, ont eu leur première fille - appelons-la Sabrina - qui a maintenant huit ans. C'est lors de vacances en Tunisie deux ans plus tard que les familles respectives ont fait pression pour qu'ils régularisent leur situation. Ils ont alors contracté un mariage coutumier. Les trois petites filles sont très mignonnes, inhabituellement polies et « bien élevées ». Elles frappent avant d'entrer, disent « bonjour Madame », « bonjour Monsieur », et demandent la permission à leur mère pour jouer. La plus jeune - appelons-la Sonia - a quatre ans, Sirine en a six. Leur politesse reflète le fait que la parole circule respectueusement quand il n'y a pas de cris. Madame B. travaille maintenant dans une petite supérette du quartier, elle a des horaires un peu extensifs, s'arrange avec une voisine quand elle doit partir tôt ou rentrer tard pour emmener les enfants à l'école. Monsieur B. a offert un téléphone portable à Sabrina, pour garder le contact. Et quand l'éducatrice ASE a dit que ça lui paraissait trop jeune pour avoir un portable, Madame l'a confisqué. Madame va rater plusieurs rendez-vous fixés, en particulier pour emmener les enfants au cirque avec l'école. Sabrina nous dit : « Papa crie toujours, ils se bagarrent, il doit partir de la maison ». Et aussi : « Il m'avait promis de ne pas prendre d'autre

femme, il a trahi ma confiance » Mots étonnants pour une petite fille de huit ans. Monsieur fait un peu gentil pirate, avec une balafre sur le visage masqué par un petit collier de barbe. Souriant, il joue franc jeu, nous dit qu'il consommait de la coke, du cannabis et de la bière, et qu'il a arrêté la coke. Sa femme n'a jamais rien consommé. Il est sans domicile, hébergé ici ou là, parfois par le 115, parfois à la rue. Il reprend alors un joint, pour pouvoir dormir. Il repasse son permis avec l'aide de Pôle emploi et veut arrêter le cannabis, il pense retrouver son emploi de chauffeur de bus quand il aura repassé son permis. Étonnamment, il a des côtés très « rêveur », il va arrêter sa consommation, retrouver son emploi, reprendre sa vie de couple Il téléphone à Sabrina le soir quand il est dehors, pour s'endormir, inversion de position du papa qui vient habituellement raconter l'histoire du soir à son enfant... Il a raconté à Sabrina qu'il avait trouvé une autre femme, mais « c'était pour rendre ma femme jalouse ».

À quoi rêve Sabrina, prise entre le désir de retrouver ses parents et celui de ne plus assister à des disputes ? Et qu'en disent ses petites sœurs ? Et Madame B. qui ne s'autorise même plus à rêver, devant assurer le quotidien, essayant de préserver

ses filles et de leur faire mener une vie normale et heureuse. En tout cas, pas de reprendre la vie de couple qu'elle a connue.

Que faire avec ces paroles confiées, ces histoires singulières que l'on va réduire en un rapport à partir duquel des gens prendront des décisions sans connaître l'épaisseur humaine de la famille ? Il faut pouvoir continuer à marcher avec cette famille, un peu cassée mais qui a encore tellement de ressort. Comment faire alliance quand mon rôle professionnel est bridé par des protocoles et qu'on ne pourra pas exercer les mesures proposées faute de moyens humains suffisants ? Des choses peuvent se dire dans cette famille. Par-delà les petits mensonges, une grande franchise existe. En redisant au père les mots de sa fille, il se rend compte qu'il a fait une erreur en voulant l'instrumentaliser pour rendre sa femme jalouse. La petite Sabrina fait preuve d'une grande maturité. Même quand son père lui manque, elle dit que c'est mieux qu'il soit parti, les parents n'arrivant plus à se parler. Il a peut être manqué juste un petit coup de pouce, un tiers qui leur aurait permis de se parler sans crier. À partir d'une dénonciation anonyme où il y a un peu de vrai et beaucoup de faux, un travail est

possible pour amener la famille à se mettre dans le vrai, à rétablir de la confiance. Mais ça ne peut se faire qu'en proposant un accompagnement dans la durée, un cheminement, un contrat : une alliance en fait.

*

Les Thessaloniciens, nous dit Paul, ont reçu la parole apostolique humaine comme Parole de Dieu. Ce que j'ai découvert avec les hommes et les femmes de la Communauté Mission de France, c'est que la parole des frères du chemin nous dit quelque chose de la Parole de Dieu. « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous ouvrait les Écritures, tandis qu'il nous parlait en chemin ? » nous disent les pèlerins d'Emmaüs. En marchant avec les rêves de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants, je pense à ce que Desmond Tutu appelle le « Rêve de Dieu ». « Je fais un rêve » dit Dieu. « Aidez-moi, s'il vous plaît, à le réaliser. Je rêve d'un monde où la laideur, la misère et la pauvreté, où la guerre et l'hostilité, la cupidité et l'âpre compétitivité, l'aliénation et la discorde seront transformées en leurs glorieuses contreparties, un monde où il y aura da-

vantage de rire, d'allégresse et de paix, où régneront la justice, la bonté, la compassion, l'amour, la bienveillance et le partage¹. »

« Jusqu'aux cieux ta splendeur est chantée par la bouche des enfants, des tout-petits » chante le psaume 8. Cette petite Sabrina qui ose dire tout haut sa confiance en son père, même quand elle se sent « trahie », dit quelque chose de la confiance de Dieu en nous, les humains, avec toutes nos failles et nos coups de canif dans le contrat. Quelque chose d'un rêve de Dieu tellement plus concret et tellement plus accessible que le Royaume de Dieu. À cause de tout cela, nous dit saint Paul, nous rendons grâce à Dieu sans cesse ; c'est le début du verset et c'est le verbe *eucharistein* qu'il utilise. Un lieu pour le diacre pour rendre grâce sans cesse.

1. Desmond TUTU, *Dieu fait un rêve*, Paris, Desclée de Brouwer, 2008, p. 29.



LA VÉRITÉ NOUS DÉPASSE TOUJOURS

Par Guy Trambly de Laissardière

Guy est enseignant-chercheur en physique à l'université de Cergy-Pontoise. Prêtre de la Mission de France, il est en équipe à Notre Dame d'Espérance à Paris XI^e. Son équipe est engagée dans le dialogue avec les sciences, la culture et l'éthique.

■ UNE PETITE ANECDOTE RÉCENTE

Dans le cadre d'une collaboration entre plusieurs équipes de recherche, je calcule par un programme informatique une grandeur physique que des collègues grenoblois mesurent expérimentalement. Pour que la comparaison soit pertinente, il faut comparer des milliers de calculs. Je leur envoie donc régulièrement de grandes quantités de résultats numériques après les avoir rapidement vérifiés sans les analyser en détail. Pendant des mois, l'étudiant en thèse de l'équipe expérimentale effectue une comparaison théorie-expérience détaillée qui s'avère fructueuse. Et très vite, il remarque une sorte de cohérence¹ dans les

1. Plus précisément : il s'agit de similitudes entre différents résultats numériques auxquelles on ne s'attendait pas du tout et qui ne peuvent pas encore être vérifiées expérimentalement.

résultats numériques qui m'avait complètement échappé. Non seulement je ne l'avais pas vue, mais ma première réaction, ainsi que celles des autres chercheurs de l'équipe, est d'invoquer des erreurs numériques ou une limite de notre modélisation. Spontanément, je n'y « crois » pas, et il faut bien avouer que cela me dérange un peu : ce n'est, ni ce que j'avais prévu, ni ce que je voulais regarder. J'avais bien d'autres choses « plus importantes » à faire... L'étudiant en thèse et son directeur insistent, continuent l'analyse, précisent les choses, ce qui me pousse à refaire d'autres calculs pour vérifier... Six mois plus tard, il faut bien se rendre à l'évidence : ils ont raison ! Convaincu à mon tour, j'en discute avec un quatrième collègue qui repense à une conférence entendue il y a plusieurs années... On fouille dans quelques articles et en quelques heures, l'amorce d'une explication apparaît. Bingo ! On tient peut-être là le plus beau résultat de cette collaboration.

SERVIR LA PAROLE

Cette petite anecdote n'a rien d'extraordinaire. Tout chercheur vit des moments comme celui-là. Ils sont d'ailleurs le sel de notre activité de recherche

qui est bien souvent aride et répétitive. L'explication que l'on cherche - la description cohérente d'un phénomène - vient rarement tout d'un coup, comme tombée du ciel ou d'un raisonnement bien fait et programmé à l'avance. Bien souvent elle émerge, elle se révèle petit à petit, dans un mailage complexe et inattendu de points de vue divers, parfois contradictoires, dans lequel l'histoire de chaque acteur est déterminante. Bien souvent, comprendre exige que nous sortions de nos certitudes pour aller regarder là où l'on n'attendait rien. Et ce travail n'est jamais fait tout seul, il est toujours le fruit d'une confrontation avec des collègues ou des concurrents, fruit d'un partage exigeant dans lequel il s'agit de tenir fermement sur certains points, tout en lâchant sur d'autres afin d'avancer. Et bien sûr, on ne sait pas à l'avance sur quoi nous pouvons ou devons tenir et céder. Chercher nous met en déséquilibre permanent. Découvrir quelque chose, si « petit » soit-il, est à ce prix. Dans la pratique concrète d'une activité de recherche scientifique, l'avènement de la vérité est donc une école d'humilité où savoir se remettre en cause est essentiel et se combine toujours avec une confrontation exigeante aux idées des autres. Il ne s'agit pas de dire que « tout est vérité » ni qu'il y

a « plusieurs vérités ». Mais tout simplement de reconnaître que la perception que l'on a de la vérité est toujours relative, car dépendante de notre propre histoire, et que le chemin vers cette vérité ne peut se faire tout seul. La vérité nous dépasse toujours.

En tant que chrétien, nous croyons que Jésus-Christ est vérité et que cette vérité est Parole, Parole créatrice. Vérité-Parole non pas comme un théorème ou une loi universelle qui gouverne toutes choses, mais comme une force, une dynamique, agissant dans nos vies et dans l'histoire. Parole incarnée, qui vient à notre rencontre. Parole libre qui court le monde et que nul ne peut maîtriser, ni dominer. Parole, tout à la fois fragile et apaisante, qui bien souvent se dévoile dans les fractures et les failles de nos vies humaines. Une Parole qui ouvre des portes, qui abat des murs, qui relève. Une Parole déjà présente et qui nous précède. Peut-être que notre seule véritable mission de disciple du Christ est la quête et la contemplation de cette Parole incarnée, en se laissant rejoindre, toucher, transformer par elle, car elle est source de vie. Pour moi, *servir la Parole* est donc avant tout, la chercher, la rencontrer, la découvrir souvent là où on ne l'at-

tend pas et témoigner de cette présence agissante du Christ dans nos vies et dans le monde. Ce travail de découverte et d'interprétation de la parole n'est pas que le travail de quelques-uns, mais le travail de tous : il s'agit bien sûr d'une action personnelle car chacun est unique et indispensable pour interpréter la Parole aujourd'hui, mais aussi collective car seuls, nous risquons fort de tourner en rond et de ne faire que nous écouter nous-mêmes. Nous recevons cette Parole gratuitement de multiples façons de nos pères et mères dans la foi, de nos pères et mères dans la vie, de la tradition et des Écritures, de nos rencontres fortuites ou programmées. Mais Elle ne peut s'incarner en nous qu'en nous façonnant de l'intérieur.

■ EN TANT QUE PORTEUR DU MINISTÈRE APOSTOLIQUE

Il y a certainement de multiples façons d'être *serviteur de la Parole*. Ce numéro de la LAC en témoigne. Diacres, prêtres, évêques, ne sont pas de meilleurs serviteurs, ni des serviteurs spécifiques, encore moins les chefs des serviteurs ! Chaque chrétien doit découvrir comment l'Esprit suscite en lui ce service de la Parole de façon originale. L'Église

témoigne de cette Parole créatrice mais ne la détient pas. En tant que porteurs du ministère apostolique, nous avons à veiller à ce qu'elle s'organise, se structure, se rassemble, afin que puisse exister et s'épanouir ce service de la Parole. Pour que cette Parole soit reçue et transmise comme un don gratuit et inattendu, toujours à réinterpréter. Pour que sa force de conversion soit toujours à l'œuvre dans l'Église et dans le monde.

Ministres à la suite des apôtres, envoyés gratuitement par l'Église auprès de ceux dont elle est loin, nous ne servons pas à grand-chose. Avec nos qualités et nos limites, nous essayons de vivre concrète-

ment ce service de la Parole qui se laisse discrètement trouver et interpréter dans les recoins de nos vies mêlées, parfois en nous bousculant, souvent en nous émerveillant.

Parce que nous sommes envoyés là, aux périphéries, nous rappelons que l'Église est avant tout à la recherche, ici et maintenant, de ce dont elle témoigne et qu'elle proclame, le Christ, Parole de vie pour toutes les femmes et tous les hommes de ce monde, sans exception. L'incarnation, le Verbe fait chair, n'est pas qu'un événement historique passé, c'est aujourd'hui, ici et maintenant, toujours à découvrir et à vivre.



LA PAROLE FAITE CHAIR.

Par Joël Cherief

Joël est prêtre de la Mission de France, ouvrier retraité. Il est membre d'une équipe de mission en Ile de France. Il est coresponsable du Parcours fondamental de l'Ecole pour la mission.

L'un des fruits majeurs du concile Vatican II est la réappropriation de la Parole de Dieu et de sa place centrale. Ce mouvement qui irriguait déjà les lieux de formation, les communautés, s'est démultiplié. Le texte biblique est devenu le bien commun de tous. Partout, des chrétiens se sont rassemblés pour lire et partager les Écritures. L'offre de formation a explosé. Plus encore, toutes les dimensions de la vie de l'Église ont été transformées : l'eucharistie dominicale et des fêtes avec une lecture supplémentaire ; la célébration des sacrements avec une liturgie de la Parole, y compris dans le sacrement de la réconciliation ; la prière personnelle autour de l'un des textes du jour ; la prière des groupes, des équipes, qui s'enracine dans un passage biblique. L'Église s'est ré-axée sur sa source : l'événement de Parole qui la convoque sur sa raison d'être :

proclamer la Parole, la Parole de Dieu.

Cette centralité de la Parole était déjà vécue par les prêtres de la Mission de France. Dans leur formation, d'abord au séminaire de Lisieux, Limoges, Pontigny puis Fontenay, dans la vie d'équipe ensuite, dans leur manière de célébrer l'eucharistie également, avec le déploiement de la liturgie de la Parole et la résonance dans l'engagement quotidien.

Mais cette dynamique s'est traduite aussi par l'entrée dans un certain silence. L'expérience de la mission, la rencontre quotidienne de femmes et d'hommes ne partageant pas la foi chrétienne a obligé à une retenue dans l'expression. Il a fallu d'abord trouver les gestes et l'attitude évangéliques non plus du haut de la chaire ou aux marches de l'autel, mais dans les usines, dans les champs, les bureaux, les labos. Le discours chrétien se trouvait décalé dans ces réalités nouvelles et les mots n'étaient pas immédiatement disponibles.

FAIRE SILENCE POUR ÉCOUTER

Le silence s'est imposé pour entrer en capacité d'écoute.

Écouter ces nouveaux compagnons de route, leurs questions existentielles, leurs recherches, leurs cris aussi. Parfois dans le bruit et le tumulte, souvent dans un regard et une confiance. Écouter les mots de la conscience, les mots d'une autre foi, les mots cherchés et ceux qui sont tus.

Le silence, comme l'espace de l'Esprit pour percevoir et discerner les semences du Verbe. Cette Parole de Dieu semée mystérieusement en chacun et qui poursuit sa course, que l'on dorme ou soit éveillé. Cette Parole par laquelle Dieu se rend présent à l'humanité et que l'Esprit fait résonner à la Parole unique qui habite le corps qu'est chacun. Écouter les semences du Verbe comme une Parole qui m'est adressée pour que, dans la conversation missionnaire, le dialogue s'inaugure.

Le silence est appelé pour écouter le texte biblique lui-même. Pour que ce texte ne soit pas un prétexte, une justification ou une échappatoire. Pour que dans la lecture communautaire, la matérialité du texte laisse jaillir une Parole pour moi, dans ma singularité et ma pauvreté, comme un glaive qui tranche, un feu dévorant, un appel à choisir la vie. Le silence enfin comme l'espace d'une prière

possible : « Seigneur ouvre mes lèvres, et ma bouche publiera ta louange » invoque-t-on chaque jour. La prière non pas tant pour parler soi-même, mais pour laisser parler Dieu lui-même, mais aussi la multitude.

C'est parce qu'il y a ce silence, ce silence intérieur, mais aussi ce silence relationnel, c'est parce que je suis devenu intérieur au dialogue de Dieu avec l'humanité que ma bouche peut s'ouvrir. Et je peux m'acquitter de la tâche qui revient au témoin : servir la Parole.

Pour servir, il faut d'abord être habité par la Parole, être façonné corporellement par elle. Qu'elle soit incarnée dans des gestes, une attitude évangélique ; qu'elle soit traduite dans le combat pour la justice et la dignité de tous ; qu'elle amène à une présence, souvent démunie ; qu'elle apaise le visage et esquisse un sourire

Dans la mission, ce service est vécu de multiples manières et chacun en connaît le goût : action syndicale, écrivain public, éducation et formation des consciences, médiation et restauration du dialogue, consolation...

Le premier service de la Parole, c'est donc d'écouter et d'accepter d'être altéré par la Parole de l'autre. Cela peut être, parfois, de permettre à chacun de s'exprimer au risque de s'exposer. C'est aussi prendre le risque de confier le dialogue intérieur qui nous habite. Mais c'est encore de porter une mémoire vive : « Et la parole chair devint et dressa sa tente parmi nous » (*Jn 1, 14*).

■ L'ÉVÉNEMENT CHRÉTIEN EST UN ÉVÉNEMENT DE LA PAROLE

Par l'Esprit, désormais la Parole est un visage, un nom, Jésus confessé comme Christ et Seigneur. Elle est devenue chair, corps du crucifié relevé d'entre les morts. Par lui et en lui, elle prend corps en toutes celles et ceux à qui il s'est lié. Cet événement singulier de l'histoire peut être interprété différemment. Il peut être lu comme le dévoilement exemplaire de l'éternel mouvement par lequel dans l'Esprit, Dieu ne cesse de solliciter la Parole des humains pour les faire advenir à la filiation véritable. Mais il peut être aussi lu comme l'engagement décisif de Dieu dans l'histoire. Pour que l'histoire et la chair des hommes deviennent intérieurs à la relation trinitaire qu'est Dieu.

L'événement chrétien est un événement de parole, de la Parole. Celui-ci ne se résume pas à la prédication de Jésus. Il inclut ce qui a été entendu par ses interlocuteurs : la foule qui accueille, est déconcertée, finit par rejeter ; les disciples qui suivent sans rien comprendre et parmi eux, les Douze, qui sont pris à part pour être formés ; ces quelques femmes qui marcheront jusqu'au bout...

La Parole de la Croix a brisé le cercle de la violence et ouvert l'horizon de la réconciliation. Parole que Dieu livre aux humains en se livrant lui-même, puissance de résurrection dans l'Esprit.

Parole qui appelle une réponse, réponse de liberté, qui engage sur un chemin. Chemin de vérité où il faut porter sa croix et marcher dans la confiance. Pas d'abord à cause de la beauté de la route, des émotions ressenties, mais à cause de Celui qui a énoncé la Parole au risque de ne plus l'entendre. Parfois vivre ce qui n'est pas Dieu comme enfant de Dieu.

La vie et la prédication de Jésus ont posé question. Sa mort est question. Son relèvement n'est pas la réponse : il est l'horizon de la question. Dieu n'est

pas étranger à l'histoire, il en devient intérieur et porte lui-même la question : pourquoi la violence ? Qu'est-ce que vivre ?

La Parole de la Croix est folie pour les uns, scandale pour les autres, mais elle est sagesse de Dieu. C'est-à-dire son art de vivre.

La Parole de la Croix peut être entendue comme la réponse de Jésus, le Fils, à la question immémoriale que Dieu adresse à l'humanité : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance » (*Gn 1, 26*). LIONS-nous à l'humain de manière décisive.

Mais cette Parole appelle notre réponse. Une réponse existentielle qui est d'abord une déprise de soi, de son savoir, de sa volonté de dominer pour se laisser lier dans la foi au Christ Jésus et relier à celui qu'il nomme Père en laissant l'Esprit nous décentrer.

Marie de Magdala, Jeanne, Marie de Jacques, Simon Pierre et l'autre disciple, les onze, Jacques le frère du Seigneur et beaucoup d'autres frères, Saul de Tarse enfin, lui qui n'a pas connu Jésus, ont été invités par le Ressuscité à entrer dans ce mouvement. Et il leur a fallu répondre de leur

réponse. La Parole suscite son propre service.

Le Ressuscité a confié la Parole à ceux avec qui il avait fait corps. Il s'est remis à eux comme son propre Corps et Temple de l'Esprit. Parmi eux, il y en avait douze autour de Simon Pierre. Jésus les avait appelés à marcher avec lui, il les a façonnés au fil du chemin et a posé, avec eux et pour eux, les gestes eschatologiques du pain rompu et des pieds lavés. Ils portent le signe que les temps sont accomplis, que ces jours sont les derniers : Dieu a fait irruption dans l'histoire humaine pour que l'humanité soit rassemblée au repas de l'Agneau.

Si ce groupe est reconstitué après la mort de Judas avec l'élection de Matthias, il disparaît tout comme disparaîtra la génération de ceux qui ont cru en ayant vu pour faire place aux générations dont nous sommes, qui croient sans avoir vu¹.

Aux douze qu'il avait choisis et appelés, à d'autres avec eux, le Christ Jésus s'est donné pour que la mission qu'il avait reçue du Père se poursuive et que, dans l'Esprit, la Parole soit annoncée pour que d'autres s'en nourrissent. Ils ont été envoyés pour le service de la Parole. Paul est joint à eux, revendiquant d'être appelé "envoyé" (apôtre), mis à part pour l'Évangile de Dieu (*Rm 1, 1*).

Ces apôtres (envoyés) ne le sont pas de leur propre initiative ni même de celle des communautés. C'est le Christ Jésus qui envoie. C'est bien la charge de l'annonce de l'Évangile qu'ils ont reçue, ils en sont devenus les serviteurs².

Plus fondamentalement, c'est le service du Christ dont il s'agit « selon l'enseignement que vous a donné Epaphras ; notre ami et compagnon de service, qui nous supplée fidèlement comme

1. Cf. *1 Jn 1, 1-3* : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie - car la vie s'est manifestée, et nous avons vu et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était tournée vers le Père et s'est manifestée à nous -, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Et notre communion est communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. »

2. Cf. *Col 1, 23* : « Mais il faut que, par la foi, vous teniez, solides et fermes, sans vous laisser déporter hors de l'espérance de l'Évangile que vous avez entendu, qui a été proclamé à toute créature sous le ciel, et dont moi, Paul, je suis devenu le ministre. » Le mot ministre traduit ici le mot grec *diakonos*, lui-même traduit par *minister* dans la Vulgate latine.

ministre³ du Christ ».

Ce lien entre l'envoyé et le mandataire indique à l'envoyé la place que le Christ Jésus a prise, celle de l'esclave : « Mais lui [Timothée], vous savez qu'il a fait ses preuves : comme un fils auprès de son père, il s'est mis avec moi au service⁴ de l'Évangile. » Et c'est aussi comme esclave qu'est servie la communauté qui reçoit la proclamation : « Non, ce n'est pas nous-mêmes, mais Jésus Christ Seigneur que nous proclamons. Quant à nous-mêmes, nous nous proclamons vos serviteurs⁵ à cause de Jésus. »

L'envoi d'envoyés par le Christ, Dieu ou parfois l'Esprit, est un don. Le service⁶ de la Parole est un

don de Dieu parmi d'autres dons. Il est toujours décliné de manière plurielle, apôtres, prophètes, enseignants. Plus tard apparaissent les évangélistes. Il ne s'agit pas d'une exégèse de la Parole, mais de sa proclamation au nom du Seigneur lui-même, de la présence du Ressuscité⁷.

C'est une Parole de salut, elle fait ce qu'elle dit. C'est à la fois le kérygme (une proclamation à haute voix)⁸ et la Parole gestuée : le pain rompu et mangé, la plongée dans l'eau, l'onction d'huile, l'imposition des mains qui effectue ce qu'elle dit. C'est enfin la réponse priante, celle de chacun, dans la communauté. Le salut se joue dans le jeu entre la Parole de Dieu et le culte que je rends dans le logos (*Rm* 12, 1). *In fine*, la réponse à la Parole

.....
3. *Col* 1, 7 : *diakonos* – *minister*.

4. *Ph* 2, 22 : il a servi comme l'esclave sert.

5. 2 *Co* 4, 5 : *doulos* c'est à dire esclave.

6. La diaconie, le ministère.

7. Cf. 1 *Co* 12, 27-28 : « Vous, vous êtes le corps du Christ et membres pour sa part. Et ceux que Dieu a placés dans l'Église sont, premièrement apôtres/*apostolous*, deuxièmement prophètes/*prophetas*, troisièmement enseignants/ *didaskalous* ; puis miracles, puis dons de guérisons, entraides, gouvernements, des sortes de langues. » Et *Ep* 4, 11-12 : « Et lui-même [le Christ] a donné les uns apôtres/*apostolous*, les autres prophètes/*prophetas*, les autres évangélistes/ *evangelistas*, les autres pasteurs/*poimenas* et enseignants/*didaskalous*, pour l'équipement des saints en vue de l'œuvre du ministère/*diakonias*, en vue de l'édification du corps du Christ. »

8. Cf. 1 *Co* 15, 3-5 : « Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'avais reçu moi-même : Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. Il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze »

que Dieu livre, c'est l'offrande de soi, la louange⁹.

Dans cette première génération de témoins et par elle, Dieu a poursuivi son œuvre par son Christ et les dons de l'Esprit. La Parole s'est propagée et des communautés ont été engendrées. Dans l'Esprit, elles vivent du Ressuscité par la Parole dont les Écritures sont la trace, par le repas du Seigneur et les autres gestes de salut, par la prière et la communion fraternelle. La prédication des apôtres qui a engendré ces communautés¹⁰ a aussi pris la forme d'admonestation, d'injonction, de rappel à l'ordre, voire d'exclusion, contre des clans, des partis pris, des déviances.

UNE PAROLE QUI PREND CHAIR DANS DES COMMUNAUTÉS

Ce moment unique et décisif est celui où, dans l'Esprit, la Parole devint chair pour qu'elle prenne chair dans l'humanité. Celui où le corps de Jésus fut livré pour que, par la puissance re-suscitante de

Dieu, un nouveau corps soit rassemblé. Corps dont le Christ est la tête et qui est le signe (comme le sacrement) du rassemblement eschatologique de toute l'humanité. Ce Corps vit de la Parole et sous la Parole. Il est dans la mémoire vivante de la mort et de la résurrection de Jésus, Christ et Seigneur, et dans l'attente de son Jour.

Dans l'Esprit, il se reçoit de cette donation première de Dieu et de son Verbe. Dans les temps premiers, cette structure fondamentale a été inscrite et mise en œuvre par le don des envoyés et autres serviteurs de la Parole : en proclamant l'événement du Christ Jésus comme un événement de salut pour tous, en déployant la Parole gestuée, en produisant les Écritures, la Parole a pris chair dans des communautés.

Les apôtres, annonçant l'Évangile du salut, ont régulé l'édification du Corps du Christ. Dans l'interprétation plurielle de l'événement, dans l'organisation multiforme des communautés, dans

9. Cf. *Rm* 10, 13-15 : « En effet, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Or, comment l'invoqueraient-ils, sans avoir cru en lui ? Et comment croiraient-ils en lui, sans l'avoir entendu ? Et comment l'entendraient-ils, si personne ne le proclame ? Et comment le proclamer, sans être envoyé ? Aussi est-il écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles ! »

10. Voir *1 Co* 4, 15 ; *1 Pi* 1, 23-25.

la polyphonie des Écritures, dans la lutte contre les faux prophètes. Parce qu'envoyés par le Christ, ils sont toujours revenus à cette donation historique.

Vint le temps où nul ne fut plus appelé apôtre, où les prophètes s'éclipsèrent, où les communautés apprirent à vivre sans les témoins, à croire sans avoir vu. Elles étaient organisées bien souvent avec un collège d'anciens (presbytres), parfois l'un d'entre eux veillait sur elles (évêque) et il y avait d'autres serviteurs (diacres). Il faut veiller sur la Parole et son authenticité, poser les gestes qui constituent le Corps, faire place aux pauvres. C'est ainsi que par un processus long, rythmé différemment selon les lieux, la grande Église a hérité d'une structure stable : la puissance de la Parole dont les Écritures canoniques sont la trace autorisée, la geste sacramentelle autour du baptême, de la chrismation et du repas du Seigneur, le ministère reçu par l'imposition des mains et le service des pauvres.

Il s'agit d'une structure théologique pour permettre

à la donation première de se poursuivre.

Au fil des siècles, les formes de cette structure ont évolué : les cadres des représentations théologiques, le canon des Écritures, le nombre et les formes des sacrements, le contenu donné aux ministères, la mise en sommeil du diaconat. Régulièrement, des mouvements de réforme ont permis de revenir à l'essentiel. Le deuxième concile du Vatican en fait partie.

LA PRÉDICTION DE L'ÉVANGILE, PREMIÈRE CHARGE DES MINISTRES

Lorsqu'il décrit les charges principales des évêques, la prédication de l'Évangile est la première¹¹. Il en est de même pour les prêtres¹².

Le rituel d'ordination des évêques le signifie et l'inscrit corporellement : « Après l'imposition des mains, le consécrateur principal place le livre des évangiles, ouvert, sur la tête de l'ordinand ; puis deux diacres tiennent le livre des évangiles au-

11. CONCILE VATICAN II, *Constitution dogmatique sur l'Église*, § 25.

12. CONCILE VATICAN II, *Décret sur le ministère et la vie des prêtres*, § 4.

dessus de la tête de l'ordinand jusqu'à la fin de la prière d'ordination. » Après avoir été oint, le nouvel évêque reçoit le livre des évangiles, et cette injonction : « Recevez l'Évangile : prêchez la parole de Dieu avec une grande patience et le souci d'instruire »¹³.

Lors de la restauration par les évêques de France du diaconat permanent, cette priorité a été maintenue. Cela correspond au rituel d'ordination des diacres qui reçoivent l'évangélaire avec cette consigne : « Recevez l'Évangile du Christ, que vous avez la mission d'annoncer. Soyez attentif à croire à la Parole que vous lirez, à enseigner ce que vous avez cru, à vivre ce que vous aurez enseigné »¹⁴.

Comme membre du collège épiscopal, l'évêque avec son presbyterium et ses diacres assume ce qui a été engagé et fondé par les apôtres du Christ. Ce ministère apostolique signifie et met en œuvre le don de la Parole à tous comme Parole de salut pour tous. Il le fait dans la mémoire de l'événement

de la Parole qui devient chair et du corps livré, qui est aussi anticipation du rassemblement eschatologique.

Dans l'assemblée liturgique, la double table est déployée. Sur la table de la Parole, le livre est posé. De l'assemblée viennent des personnes qui proclament la Parole et qui invitent les auditeurs à l'accueillir : « Parole de Dieu » et tous répondent : « Nous rendons grâce à Dieu ».

La proclamation de l'Évangile est toujours faite en dernier. Elle renvoie directement à l'événement Jésus. Elle est solennisée par le chant de l'Alléluia et faite ordinairement par le diacre, qui ne sort pas de l'assemblée. Lui aussi invite les auditeurs à recevoir la proclamation comme Parole de Dieu, et tous répondent : « Louange à toi, Seigneur Jésus ».

Plus tard dans la liturgie, l'évêque interrompt la grande prière d'action de grâce en proclamant, avec le presbyterium, le récit de la geste de Jésus au cours du repas, la veille de sa Passion.

13. Rituel de l'ordination des évêques, PR 25 et 29.

14. Rituel de l'ordination des diacres.

Serviteurs de la Parole, l'évêque, son presbyterium et ses diacres renvoient sans cesse à la donation première qu'est l'événement Jésus-Christ, comme ce moment de l'histoire qui est actualisé et ouvre ainsi l'horizon eschatologique.

Si l'assemblée liturgique est organisée autour de la double table, elle est renvoyée à celle qui est dehors, celle de la multitude. Celle à qui la Parole est destinée, celle qui est déjà habitée par l'Esprit et les semences du Verbe. Celle avec qui nous vivons et que nous servons.



LA BIBLE ? JE NE M'Y RETROUVE PAS DIEU MERCI !

Par Olivier Bourion

Olivier Bourion est prêtre du diocèse de Saint-Dié et membre de la communauté MDF dans l'équipe de Vittel (88). Bibliste, il est actuellement directeur au séminaire des Carmes et chargé de cours à l'Institut Catholique de Paris.

Les chrétiens ont une chance inouïe : ils croient en un Dieu qui parle. Il parle d'abord à travers sa création (« Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament annonce l'ouvrage de ses mains » dit le *Psaume 19*). Par la voix de ses prophètes, il a parlé à son peuple Israël pour l'éduquer et le guider tout au long de son histoire. Enfin, après ce long temps de préparation, la Parole de Dieu s'est manifestée comme une personne vivante : elle s'est faite chair en Jésus pour demeurer parmi les hommes et donner à ceux qui l'accueillent dans la foi de « pouvoir devenir enfants de Dieu » (*Jn 1, 14*).

La Parole de Dieu n'est donc pas seulement quelque chose à écouter (ou pire : à étudier) ; ce n'est pas non plus uniquement une nourriture spirituelle à incorporer dans sa vie ; c'est quelqu'un à rencon-

trer. Ainsi, chaque fois qu'elle est proclamée dans une célébration liturgique, partagée entre croyants ou méditée par chacun dans le secret du cœur, c'est bien Jésus, don de Dieu, qui, par elle, se donne à recevoir.

Vivre la lecture de la Bible comme une rencontre avec Dieu, cela ne peut se faire vraiment que dans l'humilité, dans la disponibilité et même, au sens large du terme, dans une certaine forme de chasteté. Être chaste, c'est renoncer à m'approprier l'autre pour le laisser exister. C'est bien ce qui nous est demandé de vivre avec la Parole de Dieu. Quand je rencontre quelqu'un, je ne me l'approprie pas, je ne le phagocyte pas. Je prends d'abord le temps de chercher à le connaître, à le comprendre. Il en va de même de la lecture biblique. Si je lis le texte, ce n'est pas d'abord pour « m'y retrouver », c'est pour trouver Dieu. La Parole ne sera nourriture que si elle est d'abord rencontre de celui qui m'invite à m'ouvrir à lui pour le laisser transformer ma vie.

Quand on lit la Bible, on se rend compte que Dieu ne s'explique pas comme un théorème, mais qu'il se raconte comme une histoire. Parce qu'il est entré dans le temps des hommes à travers l'histoire

d'Israël, puis à travers l'histoire de Jésus et de l'Église, Dieu ne peut plus être l'objet d'un simple discours théorique ni d'une contemplation intemporelle. Encore moins le fruit de nos idéologies du moment. Nous ne pouvons le contempler qu'à l'œuvre dans l'histoire. Il est le Dieu des pères, celui que nos ancêtres dans la foi ont rencontré d'une manière qui n'est pas forcément la nôtre, et dont ils ont fait l'expérience dans leur propre vie.

Une autre découverte que l'on fait très vite en fréquentant la Bible, c'est que Dieu, en nous parlant, ne s'adresse jamais à des individus isolés, mais toujours à une communauté. Par sa Parole, il ne se contente pas d'atteindre le cœur de chaque homme ; il les convoque ensemble à former un seul corps. Même si elle rejoint personnellement le plus intime de notre cœur, la Parole de Dieu est d'abord une invitation au rassemblement. C'est ainsi qu'elle forme l'Église (*ecclesia* : « assemblée convoquée »). On retrouve bien là ce mouvement de sortie de soi-même caractéristique de la spiritualité chrétienne. Si la Parole vient à nous, c'est pour que nous sortions dehors, à la rencontre d'un autre monde, d'une autre possibilité de vie. Et cette autre vie n'est possible que dans la rencontre de Dieu et de

nos frères humains dont le corps de l'Église est par excellence le médiateur.

Comme la communion eucharistique ne nous fait pas seulement recevoir, mais devenir corps du Christ, la Parole de Dieu, elle aussi, ne se contente pas de nourrir les chrétiens, elle les intègre dans un même peuple. Non seulement elle s'adresse à l'Église mais elle la constitue. De même que, dans le premier poème de la création, Dieu organise le monde par sa Parole, de même, par sa Parole, il rassemble les hommes pour en faire son peuple, son temple, son corps. Tous ceux et celles qui ont déjà fait l'expérience d'une lecture biblique partagée savent d'ailleurs combien cette écoute commune finit par créer, entre les membres du groupe, des liens uniques. L'assemblée des croyants est bien la « belle terre » dont nous parle la parabole du semeur : la terre féconde et nourricière capable de faire fructifier la semence que Dieu lui donne. Cette fécondité suppose toutefois qu'on laisse au texte biblique la première place pour l'écouter ensemble humblement, y compris au moment où l'on partage ce que chacun en a reçu. Cela n'est possible que si j'écoute l'autre sans l'interrompre, sans même l'approuver, en respectant ses balbutiements, ses

maladresses et jusqu'à son silence. Combien de partages de la Parole finissent par se transformer en débats d'idées où l'on passe son temps à « rebondir » sur un texte qui n'est plus qu'un prétexte ! Ce n'est pas à nous de tordre la Bible dans notre sens ; c'est à la Bible de nous tordre dans le bon sens ! Pour cela, nous avons besoin de nous laisser déplacer dans nos convictions et dans nos habitudes par la parole des autres croyants. Certes, toute interprétation n'est pas forcément valide, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la mienne n'est jamais exclusive ni définitive. La Parole de Dieu est suffisamment vivante pour qu'il n'y ait pas un sens, mais du sens. Cette richesse inépuisable, mes frères lecteurs, même les plus inattendus, sont là pour me la faire découvrir.

Si la Parole a vraiment la première place et si chacun respecte la façon dont les autres la reçoivent, alors, très vite, on fait l'expérience d'une extraordinaire fécondité. L'autre, en me livrant ce qu'il a reçu du texte, libère en moi des fenêtres nouvelles pour l'aborder. Je me rends compte que la Parole est inépuisable et que je ne pourrai jamais me l'approprier. Je ne me suffis pas à moi-même pour rencontrer Dieu dans sa Parole. Pour

apprendre à lire, j'ai besoin d'être relié. Relié aux autres. Mais plus profondément encore, relié à la tradition de toute l'Eglise, c'est-à-dire à tous les croyants d'hier et d'aujourd'hui. Dans notre partage de la Parole, nous ne sommes ni les seuls ni les premiers. D'autres nous entourent et, surtout, d'autres nous ont précédés. Il peut être bon, au moins une fois ou l'autre, de découvrir comment le texte biblique a été lu dans l'histoire des croyants. À travers les commentaires des Pères de l'Église ou des grands maîtres spirituels, nous découvrons alors des chemins d'interprétation sur lesquels nous pouvons nous engager à notre tour. Comme cela fait du bien de ne pas avoir à tout inventer, mais d'avancer sur un chemin où d'autres que nous ont déjà marché !

Finalement, pourquoi lire la Bible ? Est-ce encore vraiment d'actualité ? Ne sommes-nous pas un peu naïfs quand nous prétendons annoncer la Parole comme un message destiné à tous ? Y a-t-il encore de nouveaux récepteurs possibles pour ces vieux textes ? À l'heure du prêt-à-penser et des slogans à deux sous, le message biblique, en particulier celui de l'Évangile, avec ses exigences effrayantes, est-il encore audible pour nos contemporains ? La

question est réelle, et, pour tenter de la résoudre, la tentation est parfois grande de présenter une Parole au rabais, en la réduisant à quelques messages simples, ceux dont on pense qu'ils vont le mieux « passer » auprès de nos contemporains. Mais qui sommes-nous pour décider de ce qui pourra toucher le cœur de nos frères ? Je suis frappé de voir, par exemple, la maturité avec laquelle des jeunes peuvent nourrir leur réflexion et leur vie, de passages bibliques dont on penserait à première vue qu'ils n'ont vraiment pas été écrits pour eux ! Une catéchèse ou un discours missionnaire qui ne s'appuieraient que sur une Bible édulcorée, composée de textes présélectionnés - et souvent mal interprétés - risque de devenir tout bonnement insignifiants. Répéter ce qui est admis *a priori* par tous risque de ne plus avoir de sens pour personne. Qu'est-ce qu'une Bonne Nouvelle qui ne proposerait rien de nouveau ?

L'autre problème, c'est que cette Parole nous est devenue parfois trop familière et que nous ne savons plus nous laisser bouleverser par ce qui devrait exploser dans nos cœurs comme une bombe atomique. Comment osons-nous proclamer, par exemple, le texte des Béatitudes, sans ressentir ce

qu'un tel message peut avoir de choquant, hier et plus encore aujourd'hui ? N'essayons pas de mieux faire « passer » l'Évangile. Il est justement fait pour ne pas passer, dans tous les sens de l'expression. C'est parce qu'il nous reste en travers de la gorge qu'il demeure d'actualité. En Jésus, sa Parole vivante, Dieu vient à nous, il nous parle dans notre langue et partage notre vie. Mais nous avons, nous aussi, à nous déplacer vers lui pour aller le rencontrer sur le terrain où il nous invite. La Parole de Dieu est universelle, mais elle n'est pas intemporelle.

N'actualisons pas trop vite le message sous prétexte de vouloir le rendre plus accessible. La Parole de Dieu est Bonne Nouvelle non seulement par sa simplicité, mais par son mystère ; non seulement par son humanité mais par sa radicalité ; non seulement par la tendresse de Béthanie, mais par la violence du Golgotha. Elle est un message universel, non seulement parce qu'elle rejoint la vie de tout homme mais parce qu'elle lui propose une autre manière de vivre. Si elle nous éclaire, c'est parce qu'elle n'est pas le miroir de nos préoccupations mais une fenêtre ouverte vers un ailleurs et vers un autrement. Si elle nous parle vraiment, c'est parce qu'elle ne nous parle pas de nous, mais d'un Autre.

Si elle nous honore vraiment, c'est parce qu'elle ne nous berce pas dans un discours flatteur mais qu'elle nous montre ce qui nous manque encore pour être dignes de nous-mêmes : accepter de tout donner par amour et de mourir pour naître à la Vie.

Oui, vraiment, qu'est-ce que ça fait du bien de ne pas « se retrouver » dans le texte ! Nous risquons alors, enfin, d'y trouver l'Autre. Celui qui nous attend depuis toujours pour tout renverser.



LA PAROLE QUI VIENT

Par Marie-Thérèse Weisse

Marie-Thérèse est membre de l'équipe Mission de France en Lorraine et elle est alliée d'ATD Quart Monde.

Dans l'annuaire de la *Mission de France* on repère facilement une équipe : elle a un nom. Des noms de personnes le suivent, des dates, des lieux. Repérage indispensable pour un minimum de communication et d'organisation. Mais l'équipe, avec ses baptisés de statuts ecclésiaux et sociaux différents, différents en âge, hommes ou femmes, avec ou parfois sans lettre de mission, qu'est-elle appelée à être ? « Missionnaire » répondrions-nous unanimement, je pense.

■ LAISSER LA PAROLE SE FAIRE CHAIR EN NOUS

Devenir missionnaire, personnellement et en équipe, ne peut se vivre sans être pénétré, « pétri » par les paroles d'Évangile, selon une expression de Madeleine Delbrêl.

Même si l'Évangile nous arrive comme un texte qui parle de Jésus, ce qui fait son efficacité, sa force créative, c'est de laisser cette parole se faire chair en nous. « Cette parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair, de se faire chair en nous. Et quand nous sommes ainsi habités par elle, nous devenons aptes à être missionnaires¹. »

Nous ne recevons pas des mots à répéter, nous recevons la parole de Jésus qui a ouvert les Écritures et les donne à entendre, jusqu'à " brûler le cœur " de ses compagnons de chemin². La parole est un don fait à chaque humain. C'est elle qui spécifie l'être humain parmi d'autres espèces vivantes.

C'est en cette parole ordinaire que résonne la Parole de Dieu depuis que des humains ont commencé à parler. « Au commencement était la parole... Tout, par elle, fut. En elle, la vie était³. Jean-François Bouthors propose de lire les premiers versets de l'évangile de Jean sans mettre de majus-

culé à parole (qui n'en comporte pas en grec) pour rappeler le caractère prosaïque de la parole qui est d'abord l'acte de parler, la parole ordinaire. « Celle qui circule d'une bouche à une oreille. (...) Celle qui est en souffrance lorsqu'elle résonne dans le vide. Celle qui appelle une réponse même quand cette réponse est le silence. La parole qui est par essence relation⁴. »

Dieu, relation en lui-même, a donné toute sa parole en une vie humaine, Jésus de Nazareth. Au sujet du Nazaréen, Christophe Theobald écrit : « De sa parole sacrifiée et donnée naît la parole de ceux qui le suivent. Car en consentant à se manifester et à se livrer ainsi totalement entre les mains des hommes, Jésus les délivre et leur donne à parler⁵. » Cette parole qu'il nous donne, dit encore Madeleine Delbrêl, « une fois qu'elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous : nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent »⁶.

1. Madeleine DELBRÊL, *Missionnaires sans bateaux, œuvres complètes*, to. 7, Paris, Nouvelle cité, 2009.

2. *Luc* 24, 32.

3. *Jean* 1, 1-4.

4. Jean-François BOUTHORS, *Délivrez-nous de « Dieu » !*, Paris, Médiaspaul, 2014, p. 36.

5. Jean-François BOUTHORS, *op. cit.*, Préface de Christoph THEOBALD, p. 10.

6. Madeleine DELBRÊL, *op. cit.*

Comment dire plus clairement que la vie d'équipe *Mission de France*, avec tous les échanges qu'elle permet (partage d'Évangile, relecture, témoignages, prière), ne peut pas susciter une appartenance d'un " entre nous " restreint, identitaire, puisque *nous appartenons à ceux qui attendent cette parole*, au dehors de notre équipe ? Pour que d'autres entendent la parole que Jésus nous confie, nous devons chercher à ne pas faire obstacle à la " lumière qui éclaire tout homme " ⁷.

En terme de parole, cela devrait nous amener à tenir une parole fiable, crédible, une parole vraie et juste, une parole qui ne vient pas en contradiction avec ce que les autres " voient " de nos vies. Difficile ! Impossible de s'y tenir toujours... C'est une porte étroite qui ne laisse pas passer les bavardages mondains, les langages de séduction, de confusion ou de domination. C'est pour cela que le *Manifeste*, dans sa sagesse, nous invite à travailler sur notre propre parole « celle que nous risquons, une parole qui ne vient pas de nous, car nous la croyons façonnée par l'Esprit » ⁸. L'équipe

peut être le lieu qui favorise ce travail sur notre parole, comme le font aussi ces moments de rencontre qui nous sont proposés en *Mission de France* : École pour la mission, rencontres régionales, formations bibliques, universités d'été... La réunion d'équipe, où nous pratiquons la relecture, est un temps très favorable pour reconnaître la parole agissante en nous et dans les autres.

Nous avons à risquer notre parole pour que l'Évangile qui nous a été remis, puisse " concerner nos contemporains " et qu'avec eux, ouverts à leur voie spirituelle, leur culture et leurs " paroles de vie ", nous fassions advenir une terre nouvelle et fraternelle. Servir la parole de Dieu, " bonne nouvelle adressée aux pauvres ", c'est lui permettre, par la rencontre, d'atteindre ceux qui en sont les premiers destinataires et qui risquent, aux marges où ils sont, de ne pouvoir la recevoir, la partager. Dans la confiance des échanges, ils nous donnent à entendre comment cette parole a pris chair en eux, et éclaire leur vie. L'écoute et la reconnaissance de la parole de ceux qui ont l'expérience de la pauvre-

7. Jean 1, 9

8. COMMUNAUTÉ MISSION DE FRANCE, *Un Manifeste un appel*, p. 15.

té sont un signe fort de ce qu'est l'Église, comme en témoigne la rencontre du Pape François avec les mouvements populaires du monde entier, invités par lui au Vatican en octobre 2014.

OUVRIR DES ESPACES D'HOSPITALITÉ ET DE PARTAGE

Servir la parole, c'est ouvrir des espaces où peuvent s'exprimer - sans prérogatives ni autorité spécifique - des personnes aux statuts sociaux très divers. Je pense à ces jours partagés, dans une maison à la campagne, « La Flamme », où des membres de l'équipe *Mission de France* avec d'autres personnes engagées à « La belle porte » - un lieu ouvert aux personnes en situation précaire à Nancy - ont voulu que soit offert ce temps de rencontre, d'hospitalité paisible, de repas en commun, de connaissance mutuelle un peu plus approfondie. Le temps d'un week-end (et pour certains, au-delà) ont été partagés : des repas, des " assemblées d'expression " (une eucharistie avec ceux qui le souhaitaient) entre des personnes de la « Diaconie de Nancy », du Secours catholique, avec Philippe, jésuite, Jean-Pierre, diacre, Claude, évêque ; Jean-Claude et Maryvonne, Chantal, d'ATD Quart

Monde ; des Albanais, des Roms, des Arméniens, des Nancéens et des Nancéennes, des enfants et des aînés... Nous nous sommes dit les uns aux autres - en petits groupes, puis en grand groupe - le monde que l'on souhaite, celui dont on rêve : " Un monde sans violence "... " Ne pas être séparé de ses amis "... " Avoir la santé "... " Avoir chacun un chez-soi pour inviter ses amis ".

Grâce à ce vivre-ensemble et grâce à la parole échangée, dite et écoutée, l'inattendu s'est produit ! Un exemple : Nono (Nicolas) qui, depuis un an, se trouve dans la rue s'est approché en fin de week-end de Françoise. Dans la journée, elle avait évoqué qu'un jour, invitée à deux mariages le même après-midi, elle avait choisi de se rendre à celui de la personne agent des services hospitaliers plutôt qu'à celui de l'infirmière. Il lui dit : « Je connais l'hôpital. Je sais ce que c'est d'être ASH, je l'étais pendant 37 ans ! » (...) - Mais alors, tu as une retraite,... de quoi payer un logement...! - Veux-tu, demande Philippe, qu'on cherche un logement pour toi, j'en connais un à Saint Dizier ? Depuis qu'il était sans domicile, il n'avait parlé à personne de sa situation d'avant la rue. Il pensait que, mis à la porte par un propriétaire, les problèmes qui

s'étaient posés le poursuivraient ! Il a désormais un logement digne. Il avait fallu du temps (un jour et une nuit), de la parole partagée, des moments simples d'hospitalité, une marche ensemble, pour que Nicolas ose faire place dans sa parole à ce passé qu'il taisait, enseveli sous un an de galère, pour qu'il ose " se " dire à " l'hôtesse " du lieu, lui dire qu'il n'avait pas toujours porté cet habit de pauvre à la rue. Dans la parole adressée, déjà il s'en débarrassait. D'autres échanges encore ont suscité de nouvelles rencontres, de nouvelles initiatives, retissant du lien, ouvrant sur un groupe de partage de l'Évangile.

Ce week-end a permis d'accueillir pour le gîte et le couvert et c'est aussi l'hospitalité de l'écoute que nous avons pratiquée les uns pour les autres. « La première hospitalité n'est autre que l'écoute, dit Jean-Louis Chrétien. C'est celle que nous pouvons donner jusque dans la rue et sur le bord des routes (...). De toutes les hospitalités, elle forme la condition, car amer est le pain qu'on mange sans que la parole ait été partagée⁹. »

■ SERVIR LA PAROLE, C'EST ÉCOUTER.

Parler et écouter, les deux temps indispensables du dialogue, ne nous laissent jamais indemnes. Parlant et écoutant tour à tour, nous sommes modifiés par ce que nous disons et par ce que nous entendons. Nous sommes altérés l'un par l'autre. À l'issue d'un dialogue, on ne revient pas à soi " comme à l'identique ". Déjà du nouveau a eu lieu, on a peut-être fait un pas pour que davantage de relation se vive, pour que se développe ce dynamisme qui contribue à un monde plus humain. Paul VI écrivait :

« Le rapport de l'Église avec le monde, sans se fermer à d'autres formes légitimes, peut mieux s'exprimer sous la forme d'un dialogue, et d'un dialogue non pas toujours le même, mais adapté au caractère de l'interlocuteur et aux circonstances de fait (autre est en effet le dialogue avec un enfant et autre avec un adulte ; autre avec un croyant et autre avec un non-croyant). Ceci est suggéré par l'habitude désormais répandue de

9. Jean-Louis CHRÉTIEN, *L'arche de la parole*, Paris, PUF, 1998, p. 13.

concevoir ainsi les relations entre le sacré et le profane, par le dynamisme qui transforme la société moderne, par le pluralisme de ses manifestations, ainsi que par la maturité de l'homme, religieux ou non, rendu apte par l'éducation et la culture à penser, à parler, à soutenir dignement un dialogue¹⁰. »

Dialogue vital, à favoriser en bien des lieux, en bien des circonstances, de la famille aux institutions, du local à l'international, d'une religion à l'autre. Il nécessite une réelle attention, de l'intérêt et de la bienveillance pour la culture de l'autre, du travail aussi, si l'on pense (un exemple parmi d'autres) aux douze années d'étude que prit Charles de Foucauld pour mieux connaître, auprès d'eux, la culture des Touaregs.

L'expérience du dialogue nous a certainement fait faire à tous, aussi, l'expérience des temps vides, de la parole suspendue dans le dialogue, des silences, longs parfois, au téléphone ou après une conversa-

tion qui ne reprend plus... Seront-ils un abîme qui nous sépare, un mutisme qui s'installe ? L'écoute demeure, la veille, la prière " sans cesse ", sans mots. Ce temps vide, notre foi l'accueille, comme « le jour vide », le samedi saint, dans l'espérance d'une vie que la mort n'a pas vaincue...

Notre espérance est fondée, Jean de la Croix en témoigne : « Une parole a dit le Père, qui fut son Fils, et celle-ci parle toujours en éternel silence¹¹. »

Le Fils nous remet la parole. L'Esprit, trace de sa Pâque parmi nous, nous donnera toujours sa parole, à dire et à entendre.

10. PAUL VI, *Ecclesiam suam*, 1964, § 80.

11. JEAN DE LA CROIX, *Les dits de lumière et d'amour*, Paris, José Corti, 1990, p. 67.



POUR UNE SPIRITUALITÉ À VENIR

Par Olivier CHAZY

Olivier est membre laïc de la Mission de France depuis 1976.

Il partage sa vie quotidienne avec des familles migrantes à Meudon dans les Hauts-de-Seine et s'occupe d'enfants des rues à Kinshasa. Il est membre de l'équipe Précarité.

En ces temps de mutation, le langage et la pratique de la foi perdent en force de signification en Occident et appellent à des refondations. J'aime ce chantier. J'ai vécu durant de longues années au cœur du service public et j'ai pu mesurer la consistance d'un monde séculier sans référence religieuse. Pour moi, trouver, en ce monde séculier, les paroles et les attitudes qui font vivre, qui font sens, qui mettent en route, qui touchent surtout ceux qui n'ont pas ou plus de références religieuses, est un pari passionnant. Je l'ai vécu au travers du dialogue avec les acteurs de terrain dans mes responsabilités professionnelles, mais aussi dans mes engagements dans les syndicats et dans la solidarité internationale.

Pour ceux et celles qui sont inscrits dans la filiation chrétienne, et j'en suis, l'Évangile est l'une de ces

sources vivantes qui nous est transmise du fond des âges par une longue file de témoins successivement de culture juive, puis grecque, puis latine. Il nous invite à saisir en nous-mêmes ces valeurs universelles de la rencontre, de l'ouverture du cœur, du partage chaleureux, de l'engagement pour la justice et de la solidarité humaine, enracinées dans le messianisme juif revisité par Jésus.

L'Évangile est à la racine de ma vie, il ouvre et élargit mon horizon, il offre un espace de lumière, il enracine en moi le mystère de la vie et de l'éternité, il donne sens à la rencontre. Il ne me donne pas de définition de Dieu, il ne me dit pas ce que je dois faire, mais me propose un chemin pour inventer la profondeur de ma vie. Il fait partie intégrante de mon bonheur de vivre.

La parole, c'est du sens qui circule entre des personnes. Dans l'allégorie de la nature, il y a fécondation de la semence enfouie en terre, la semence se transforme en nouveau germe de vie végétale, fécondée par la terre nourricière. Par analogie, on peut dire qu'il y a une société séculière qui féconde et est fécondée par la parole évangélique et ses témoins, il y a un regard séculier sur l'Évangile

et réciproquement, un regard des évangiles sur ce monde séculier. Cela prend du temps, c'est à l'échelle d'une vie. Il semble bien que les évangiles aient le pouvoir d'ensemencer toute culture nouvelle et de faire émerger une spiritualité. J'ai vécu cette double dimension séculière et religieuse. J'ai découvert que l'unité profonde des deux était possible et que ce monde séculier pouvait porter une dimension spirituelle non religieuse et éclairer ma route. J'ai été confronté massivement aux deux laïcités, produits de notre histoire, celle de 1789 en colère contre la religion, et celle des années 70 déçue, indifférente, aspirée par d'autres valeurs. Ces deux laïcités disent quelque chose à l'Église et à la compréhension des évangiles.

Ce monde séculier n'est pas une terre aride, il porte ses richesses. Aucun être humain ne peut se priver de la recherche du sens, surtout dans la confusion où nous nous trouvons.

■ LES HÉSITATIONS DE L'ÉGLISE

L'Église a longuement hésité dans son histoire entre son ouverture au monde et un affrontement avec la modernité. Nous sommes tributaires de ces hésitations historiques qui ont freiné ou favorisé

la fécondité de la semence évangélique en monde séculier. Quand l'Église a été dans l'affrontement, elle a suscité une grande hostilité des forces vives de ce monde séculier. Quand elle a été dans l'ouverture, et c'est sans doute le cas présentement avec un Pape venu d'un pays du Sud, nous avons un propos qui surprend mais qui rencontre un écho fort, y compris dans les milieux éloignés de l'Église.

L'Évangile est dans le code génétique de l'Église et la totalité de ses dimensions doivent être honorées. C'est un risque et une responsabilité majeure confiée par Jésus lui-même à l'Église : « Tout ce que vous lierez sur terre sera lié au ciel, tout ce que vous délierez sur terre sera délié au ciel ». Il y a tout simplement le risque de barrer la route de la quête spirituelle de beaucoup. Je pense particulièrement à la place accordée à la requête de justice. La perte historique de vigueur de l'exigence évangélique de justice a fait de graves dégâts spirituels et a conduit à l'hostilité contre l'Église, mais aussi à une certaine désorientation. Cette quête est constitutive de notre humanité, elle passe par une vigilance, à la fois comme citoyens, mais aussi comme disciples des évangiles.

L'Évangile porte également un regard aigu sur les institutions, leurs mensonges, leurs abus. Dans la période où nous nous trouvons, elles sont porteuses de tous les enjeux sur le droit des pauvres, la citoyenneté, le développement, l'environnement, la justice et doivent être interpellées à tout niveau : pour leur complexité, leurs fermetures et leurs conflits d'intérêt, pour les dérives et le laxisme qui les traversent, pour leurs compromissions avec les puissants et parfois leur brutalité...

■ ET SON NOUVEL ENGAGEMENT

Il est frappant d'observer que l'actuel positionnement du Pape François s'accompagne d'une forte interpellation des institutions et d'un soutien aux pauvres en lutte. C'est une surprise et une grande joie de l'entendre parler de cette « dictature subtile de l'argent, aux relents de fumier du diable » reprenant une expression de Basile de Césarée, Père de l'Église, ou encore de dénoncer la corruption « qui pue comme un animal mort ». Heureuse surprise de l'entendre interpellier l'Occident à Lampezuza sur cette « mondialisation de l'indifférence qui nous a ôté notre capacité de pleurer » et de

le voir convoquer deux rencontres mondiales des mouvements populaires en lutte en octobre 2014 et juillet 2015 avec les paysans sans terre, le mouvement pour la paix en Israël et les organisations de bidonvilles de vendeurs ambulants. La parole du Pape François rappelle aussi aux gestionnaires de l'institution chrétienne qu'ils doivent, avant tout, être des témoins dans leur façon de vivre.

Nous sommes dans la filiation de deux textes évangéliques à portée universelle qui s'adressent à tous, hommes et femmes : *Matthieu 5 et 25*. Ces textes des Béatitudes et du jugement dernier proposent une attitude intérieure et une orientation concrète de vie : l'esprit de paix, d'humilité et de bienveillance, la mise en œuvre du droit des pauvres, le développement de la justice et de la solidarité avec les opprimés, l'attention particulière aux souffrants. Cette invitation prend force dans notre modernité dont la requête centrale est l'autonomie de la personne. Elle prend force dans la diversité des cultures et des identités où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous devons savoir que la violence, la domination, la volonté d'humilier, le refus de l'étranger ne sont pas la spécificité de tel

où tel groupe, mais sont inscrits dans notre code génétique d'êtres humains. En étant attentifs à ces enjeux, nous nous enracinons dans l'histoire humaine, et dans un même mouvement, nous nous plaçons dans l'horizon du Royaume de Dieu.

VIVRE L'OUVERTURE DU CŒUR ET LE COMBAT POUR LA JUSTICE DANS L'UNITÉ SPIRITUELLE ET SÉCULIÈRE

J'ai pu, un jour, poser la question suivante à l'abbé Pierre : "Qu'est-ce que la foi dans ce monde d'incertitude ?" Il m'a répondu : « La foi est une ouverture du cœur qui conduit à la rencontre. » Sa réponse est restée gravée en moi, peut-être parce qu'elle permettait de dire ce qu'est la foi dans un langage séculier. Oui, l'Évangile nous invite à vivre concrètement à la fois une conversation intérieure et un engagement radical pour la justice où les pauvres sont les acteurs de leur lutte. Cela fait sens dans l'horizon séculier où nous nous trouvons. L'abbé Pierre a su faire l'unité entre la mystique du religieux qu'il était et cette dimension séculière de la lutte contre la misère dont il a dit qu'elle était « un devoir sacré et une loi de l'humanité ». C'est

ainsi qu'à sa mort, le journal *Le Monde* a pu titrer « Hommage de la République et de l'Église ». Réciproquement, il arrive que des voix s'élèvent au sein du monde séculier pour nous donner des paroles essentielles qui fassent vivre. Je pense à ce passage d'Albert Camus, dans son roman *L'été* : « Je redécouvrais à Tipasa qu'il fallait garder intacte en soi une fraîcheur, une source de joie, aimer le jour qui échappe à l'injustice, et retourner au combat avec cette lumière conquise. »

L'INCARNATION DU MESSAGE ÉVANGÉLIQUE EST UN IMPÉRATIF

L'Évangile se dit *bessorah* en hébreu, probable langue initiale des évangiles, et peut se traduire à la fois par « bonne nouvelle » et « donner chair à la parole ». Tout passe par les témoins. Ce sont eux qui donnent vie au texte avec leur ferveur, leur persévérance, eux qui le mettent à jour, trempant leur plume dans notre réalité inédite. J'ai eu le privilège de rencontrer quelques grandes figures de la Mission et j'ai humblement mis mes pas dans leurs traces comme je l'ai pu. J'ai retenu la radicalité de leur engagement, fait de disponibilité, d'intériorité et de ferveur, de fidélité aux petits et aux souffrants.

À leur suite, j'ai tenté d'inscrire cette radicalité dans ma vie. J'ai ouvert mon domicile à de grands marginaux puis à des familles sans logement, tout en travaillant toute ma vie comme chargé de mission au Ministère des affaires sociales. J'ai été un enfant de 1968, puis j'ai fait du syndicalisme et j'ai milité pour la révolution sandiniste imprégnée des évangiles. J'ai rejoint le mouvement Emmaüs et me suis engagé en Roumanie avec lui. Enfin, je suis allé au Congo RDC pour ramener des enfants des rues dans leur famille. J'ai vécu toutes ces dimensions en recherche du sens profond de la vie et dans l'action pour participer au changement de ce monde. J'ai dans le cœur les souvenirs de ces ferveurs passées ou actuelles, comme celle de ces sandinistes prêts à donner leur vie par amour pour leur peuple pauvre. J'ai aimé ces animateurs d'« Emmaüs Coup de main » de Roumanie, totalement investis dans la cause des jeunes de la rue ; ces travailleurs sociaux des Cemea à la mission presque impossible auprès des zonards ; ces psychologues identifiés à la cause des adolescents en souffrance, tenant bon malgré l'incertitude où les pouvoirs publics les entraînaient, ces très jeunes enfants, ayant vécu dans les rues de Kinshasa, accourus en nombre exprimer leur joie pour le soutien reçu. J'ai le privilège aujourd'hui

de partager ma vie quotidienne avec des familles migrantes et d'y rencontrer un monde bien réel de personnes qui peuvent être aussi bien généreuses et ouvertes qu'installées dans la méfiance relationnelle ou la défiance vis-à-vis des institutions.

■ LES ENJEUX DE NOTRE SITUATION ACTUELLE

Comment ignorer la situation indigne et dégradante réservée aux Roms, aux sans-abris ? la souffrance imposée aux migrants et aux chômeurs ? Pour avoir pris ma part dans la solidarité avec les Roms, j'ai vu la brutalité institutionnelle qui leur est appliquée, privant de façon parfaitement illégale les enfants d'école, les campements d'eau et de ramassage des ordures.

Comment ignorer également les systèmes financiers et de crédits internationaux qui asphyxient les peuples pauvres, et parfois les affament, les institutions internationales qui agissent si souvent sous l'emprise d'idéologies économiques libérales meurtrières. Le pays parmi les plus pauvres de la planète que je fréquente chaque année, le Congo RDC, consacre 20 % de son budget d'État annuel de huit milliards de dollars à rembourser une dette abusivement considérée comme soutenable, qui

n'a servi qu'à la consommation de luxe de l'ancien chef d'État Mobutu.

Comment ignorer les déséquilibres majeurs des politiques publiques ? Ainsi en France, dix-huit départements connaissent une crise structurelle du logement tandis que 2,6 millions de logements sont vacants dans le reste de la France. Et l'aménagement du territoire en cours va encore aggraver l'emprise de l'Ile-de-France sur le reste du pays, alors que la région absorbe déjà 50 % des jeunes diplômés et 85 % des emplois supérieurs sur 2 % du territoire.

Comment ignorer les racines internationales de domination, d'humiliation et d'exclusion qui génèrent le terrorisme mondialisé auquel nous assistons ? Nous avons en nous les soifs qui annoncent les spiritualités à venir. Nous le pressentons, toute vie peut s'accomplir dans un élan d'amour de la vie, accéder à cet « été invincible au milieu de l'hiver » dont parlait Albert Camus.

■ REJOINDRE LE MONDE RÉEL, LA JUSTICE ET L'ESPÉRANCE DES HOMMES

L'Évangile et avec lui, l'Église appelée par vocation à le servir, portent en eux un potentiel d'amour

de la vie, une énergie qui doivent permettre d'aider chacun à se mettre en marche, à être acteur de sa vie, à sortir de l'indifférence au monde, à se réconcilier avec soi-même et avec les autres, à être apaisé, sécurisé, à laisser dans l'espace public et dans les décisions collectives, toute leur place aux pauvres, aux étrangers, aux exclus. Restreindre l'Évangile à sa seule libération spirituelle me paraît une limitation tragique, de même que l'enfermer dans un discours coupé de la vie réelle, dans un faux transcendant « vieux comme la mort » disait Marie-Dominique Chenu, ce grand théologien qui demandait à l'Église d'entrer dans l'histoire. Il nous faut continuer d'abattre le mur de séparation avec la vie réelle, avec ceux de nos contemporains qui cherchent sincèrement la justice et le droit des pauvres et y ajouter toujours la ferveur de la fraternité.



10 ANS DE DIACONAT : UNE RELECTURE

Par Jean-Christophe Brelle

Jean-Christophe est marié, père de 4 enfants, diacre, responsable d'un service chargé de l'informatique des collèges dans un conseil départemental, membre de l'équipe de mission d'Ivry-sur-Seine et engagé notamment dans la pastorale du mariage et des familles.

Le dixième anniversaire de mon ordination diaconale a été l'occasion d'une relecture, d'abord personnelle, puis partagée en couple et en équipe, de ce qu'il m'a été donné de vivre depuis dix ans. Je reprends ici quelques lignes de force et quelques questions qui émergent de ma vie quotidienne, mais aussi de ma participation à la vie pastorale du secteur d'Ivry-sur-Seine.

LE SILENCE PEUT-IL PARLER ?

J'encadre une petite équipe de six personnes dans un service public départemental, donc laïc. Je me sens au service des membres de cette équipe, au moins autant qu'au service des « usagers » de notre service public.

On ne me pose pratiquement jamais de question sur le fait que je suis diacre - je sais que plusieurs collègues le savent -, ni sur ma foi. Pour autant, ma présence dans ce lieu de travail, la manière dont j'essaie d'y vivre mes responsabilités de cadre du service public, font-elles signe ? Quelle parole est-elle possible dans ce lieu où la laïcité impose une certaine retenue quant aux convictions de chacun ? Il y a bien quelques espaces, pendant le repas ou autour d'un café, où la parole est un peu plus libre, mais presque toujours cantonnée à la surface des événements, qu'il s'agisse de l'actualité ou de la vie familiale.

Quelques-uns sous-entendent que je suis chrétien, dans leur manière de me prendre à témoin de tel ou tel événement (le camp Rom à Ivry, une parole du Pape, l'encyclique *Laudato si*). Mais, sauf à deux ou trois reprises en dix ans avec trois d'entre eux, je n'ai pas senti que mes collègues attendaient un échange à ce sujet. Ce qui rend ces rares occasions d'autant plus précieuses. Quand le « courant passe », c'est souvent à partir d'une même réaction de colère ou de tristesse face à une situation scandaleuse, une position politique choquante de nos élus départementaux. C'est parfois à l'occasion

d'un conflit au sein du service ou d'une souffrance exprimée par tel ou telle collègue.

Mais je pressens que ce qui est le plus signifiant pour les autres comme ça l'est pour moi, c'est de partager la charge d'un travail difficile, qu'il soit enthousiasmant parce que nous y trouvons le sens d'un vrai service rendu à tous les bénéficiaires - en l'occurrence, tous les collégiens du département - ou fastidieux mais gratifiant quand on en est venu à bout, ensemble.

LE RETOUR DE MISSION

Je suis témoin de l'attention que certains portent aux plus fragiles de l'équipe - trois sur six sont en « reclassement professionnel » pour différentes raisons -, et j'essaie de soutenir cette manière d'être. Je suis témoin de l'esprit de service chez des collègues qui ne sont pas tous chrétiens, loin s'en faut. Je suis témoin de l'engagement de nombre d'entre eux pour la « réussite » de tous les jeunes, particulièrement des moins favorisés par leur histoire sociale et familiale. Je suis témoin aussi des échecs trop nombreux de notre système éducatif. Je vis la complexité que représente l'exercice des responsa-

bilités dans une organisation dont les contraintes budgétaires et réglementaires peuvent entrer en contradiction avec les idéaux de justice sociale, et je suis témoin de l'honnêteté et du souci des personnes dont font preuve de nombreux collègues cadres dans cet exercice.

J'ai parfois l'occasion de partager cela avec des paroissiens d'Ivry et en équipe de mission. Mais que fait l'Église de tout cela, de la richesse, des risques et des tensions vécus au quotidien dans le monde du travail ? Il me semble que nous sommes trop discrets dans ce « retour de mission », même s'il n'y a pas à chercher d'efficacité dans ce domaine. Révéler le Royaume en germe dans l'humanité, bien au-delà des frontières de l'Église, et en rendre grâce, c'est peut-être ce qui est le plus gratuit dans la mission de l'Église. Ça consonne bien avec la mission des diacres.

SERVIR LA PAROLE EN ÉGLISE

Depuis quelques années, je suis, avec Marie-Noël, dans l'équipe de préparation au mariage. Nous rencontrons entre quinze et vingt couples par an dans un cadre collectif, en deux groupes. J'accompagne

personnellement quelques couples, et je célèbre parfois leur mariage. Révélation, une fois de plus, que la Parole de Dieu est vivante quand elle est partagée dans un dialogue entre l'Écriture et l'histoire de chacun, qu'elle rencontre quelque chose d'essentiel dans la vie des gens, croyants ou non. Avec d'autres, la question qui me vient est : comment accueillir la parole de ceux pour qui l'Évangile est une sagesse, qui rejoint d'autres traditions humaines sur beaucoup de points, et qui s'en contentent ? Comment témoigner de la place centrale de Jésus-Christ dans la vie de l'Église, dans ma vie, dans le sacrement du mariage, sans paraître sectaire ou élitiste ? De toute façon, en une ou deux heures, je ne les convaincrs pas...

Le service de la Parole est aussi au cœur de la liturgie. Deux actions liturgiques m'habitent particulièrement :

- la proclamation de l'Évangile, expérience de la Parole d'un autre qui parle par mon corps, et qui m'unit par un lien très fort à Jésus-Christ et à ceux qui écoutent ;
- le don du pain eucharistique, et cette parole :

« Le corps du Christ », qui dit avec tant de force ce que nous vivons à ce moment-là.

Ces deux moments de la messe sont pour moi indissociables. L'annonce de l'Évangile au sein du Peuple de Dieu, comme la communion au pain eucharistique, font de cette assemblée le Corps du Christ, un corps de frères envoyé à son tour servir la Parole dans le monde.

Être diacre m'a conduit, plus souvent qu'auparavant, à une expression explicite de la foi de l'Église et de ma propre foi, en particulier dans la préparation et la célébration des sacrements. Je suis sans doute devenu plus discret sur mes doutes, les questions fondamentales qui m'habitent depuis la fin de l'adolescence sur qui est « Dieu ». Mais ce service vécu a renforcé mon attachement à Jésus-Christ et à son Évangile. « À qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »



DIEU NE FAIT QUE PAR COMPAGNONNAGE

Par Paul Israël

Paul, Inspecteur du travail, jeune retraité, est marié avec Pascale, père et grand père, diacre de la Mission de France depuis 1998, membre de l'équipe Précarité de la Mission de France.

Quelques jalons dans mon itinéraire tout d'abord, et c'est par là que je voudrais commencer : j'avais 16 ans, j'étais lycéen en seconde... et j'ai été profondément marqué par la rencontre d'un homme qui travaillait comme vendeur, deux jours par semaine, dans un grand magasin La Samaritaine. Il était également le responsable d'un foyer de jeunes travailleurs et c'était aussi un prêtre. Mêlé sur le trottoir à la foule des clients qu'il servait et des badauds qui passaient, lorsqu'il travaillait dans ce grand magasin, il m'a alors fait découvrir un visage d'Eglise qui ne m'a plus jamais quitté.

J'ai démarré ma carrière à l'Inspection du travail en 1979. Tout pétri de ma rencontre avec le Christ, je n'hésitais pas à risquer une parole auprès de mes collègues et à dire clairement que j'étais chrétien. Puis, au fil de mes années, il m'est apparu plus

important de poser des gestes de solidarité et de proximité que d'annoncer ouvertement mon appartenance à l'Eglise. Cela se passait avant mon ordination.

ÊTRE DIACRE DANS UNE ACTIVITÉ

PROFESSIONNELLE

J'ai été ordonné diacre en 1998 et j'ai alors été envoyé prioritairement, de par mon activité professionnelle, dans le monde des entreprises : j'y étais déjà, mais mon ordination a changé les choses. J'ai pris progressivement conscience que désormais, j'engageais plus que moi-même, à travers mes prises de parole et mes positionnements face aux situations déshumanisantes auxquelles j'étais confronté. Lors de mon ordination, trois de mes collègues étaient présents. Par pudeur, je n'avais pas voulu inviter le banc et l'arrière-banc, souhaitant conserver à cette ordination toute la discrétion qui s'impose. L'un de mes collègues que j'avais invité, ignorant s'il était croyant ou non, m'avait répondu : « Je ne suis pas surpris, je m'y attendais ». Par souci de transparence et de vérité, je n'ai jamais caché à mes supérieurs hiérarchiques que j'avais été ordonné. La difficulté que j'ai rencontrée

a été d'articuler un métier qui me mettait souvent sur la place publique dans l'exercice de mes fonctions avec l'impérieuse nécessité de respecter la neutralité de l'Etat, sans rien renier de ma foi au Christ et du ministère diaconal dont j'étais le signe. Rude tâche à resituer dans le contexte des années 90 où la question de Dieu se posait en des termes différents, celle aussi d'articuler des dossiers très lourds qui m'étaient confiés et qui me plaçait au contact de personnes ou en des lieux où je ne pouvais pas tout mélanger par respect de la fonction que j'exerçais. J'ai parfois été lâche comme j'ai parfois fait preuve d'un courage sans mesure dans le traitement de nombreux dossiers et également quand il s'est agi de défendre une collègue, placée sous mon autorité, dans le début des années 2000, à qui on reprochait des choses injustes et que j'ai refusé de sanctionner. Mais, dans de nombreux dialogues personnels, lorsqu'une relation de confiance s'était établie entre mon interlocuteur et moi, je n'ai jamais hésité à partager, avec de nombreux collègues, ce qui me faisait vivre tout en respectant profondément leur identité. J'ai aussi fait souvent l'expérience qu'« Il nous précédait en Galilée » et j'ai très souvent été surpris de la part de mes collègues, de les entendre

s'adresser à moi en tant que diacre. A l'occasion de deux enterrements, il m'a fallu expliquer à chaque fois à des collègues différents ce qu'était le diaconat.

Le diaconat n'a jamais été un statut pour moi. Il est, d'abord et avant tout, la configuration au Christ-Serviteur. J'ai souvent considéré, peut-être à tort, qu'il n'avait pas à se dire ni à s'exprimer. Parfois mon positionnement a été pour le moins inconfortable. Je pense à ce directeur d'une grosse entreprise de mon secteur que je retrouvais lors de célébrations dominicales. Il me fallut le verbaliser pour des faits pénalement répréhensibles dont il n'était pas directement responsable, car antérieurs à son arrivée, mais dont il était néanmoins pénalement responsable. Rencontre en vérité d'homme à homme dans son bureau, dans le secret de ce qui nous animait profondément l'un et l'autre, succédant à d'autres rencontres en vérité, revêtu de mon aube.

Après mon ordination, il m'est alors apparu indispensable de poursuivre ma militance au sein d'une organisation syndicale. Après avoir milité 15 ans à la CFDT, j'ai décidé en 99 de rejoindre la CGT pour inscrire mes combats également au Ministère du

travail, en m'associant aux actions collectives en faveur des agents les plus précaires.

Le cœur de mon engagement se trouve résumé dans ces lignes écrites en 2008 et qui me semblent toujours d'actualité :

« Ce qui me paraît essentiel, c'est d'être des veilleurs et de continuer à rester des hommes et des femmes capables de nous émouvoir sur tout ce qui défigure l'homme aujourd'hui, d'abord dans le monde des entreprises où je suis envoyé en ma qualité d'inspecteur du travail, mais où nous sommes aussi, chacun individuellement, envoyés de par notre baptême.

- Ce que nous ne devons jamais oublier aussi, c'est que l'économique ne doit jamais avoir le dernier mot. Ce n'est pas l'argent, ce n'est pas le profit, ce n'est pas la rentabilité économique, c'est d'abord l'homme dans toutes ses dimensions qui doit être au centre de nos préoccupations.

L'Evangile nous invite d'abord, dans le monde des entreprises, à porter notre regard sur les laissés pour compte, sur ceux qui n'ont pas les moyens de se défendre, sur ceux qui subissent

l'injustice, sur ceux dont les conditions de travail sont déshumanisantes, sur ceux qu'on veut exclure par des plans sociaux, pour les réintégrer dans la communauté humaine. »

DIRE LE DROIT

Deux livres de chevet m'ont accompagné tout au long de ma carrière : la Bible et le Code du travail, encore aujourd'hui. Les psaumes m'ont aidé à traverser bien des situations rencontrées. Une des fonctions importantes du métier d'inspecteur du travail est d'accueillir des plaignants. Il nous faut alors essayer de « dire le droit » en expliquant et en faisant respecter l'ensemble des règles applicables (les dispositions du Code du travail, des conventions collectives, des accords d'entreprise, des contrats de travail, des usages, des décisions de justice), tout en s'efforçant de régler les conflits individuels et collectifs du travail.

J'ai beaucoup aimé exercer ce métier dur qui oblige à aller au charbon et à trouver les mots justes et vrais, qui permettent de rétablir une relation d'équité dans les relations de travail entre celui qui dispose d'un pouvoir (pouvoir d'embauche,

pouvoir d'organisation, autorité hiérarchique) et son subordonné qui met son savoir, ses aptitudes, sa force physique au service de son entreprise.

Ecouter d'abord celui ou celle qui saisit l'administration que je représentais. Salariés intérimaires, saisonniers, ouvriers du BTP, représentants du personnel, cadres, petits ou grands patrons ou Drh, chacun est légitime à s'exprimer et à être profondément écouté. Ecouter sans aller forcément dans le sens de mes interlocuteurs. Vérifier le bien-fondé de leurs demandes, en rechercher les causes, faire émerger de la personne que j'avais en face de moi, une autre parole, une parole qui la rende libre, plus responsable et qui ouvre un avenir possible dans la complexité de sa situation. Etablir une confiance avec mon interlocuteur afin de définir une stratégie d'intervention dans laquelle il était acteur autant que moi.

Les réclamations des salariés sont de loin les plus fréquentes. Très souvent, les demandes sont mal formulées ou étaient mal orientées, voir infondées. Prendre le temps d'écouter mon interlocuteur, lui faire prendre conscience qu'il peut se tromper, qu'il a peut-être brulé certaines étapes mais que cela est rattrapable, le lui expliquer, l'aider à exprimer ce

qui, en lui, devait être accouché, ne jamais lui donner l'impression qu'il pouvait me faire perdre mon temps, alors que je savais pertinemment qu'en fin de journée, je n'aurais pas réussi à traiter la moitié des demandes d'intervention reçues, tout cela m'apparaissait indispensable.

Dans de très nombreuses situations, j'ai rencontré des personnes qui n'avaient plus aucun ressort, qui étaient découragées, épuisées, usées par des conditions de travail inhumaines qu'elles supportaient sans rien dire depuis bien trop longtemps. Savoir les remettre d'aplomb, les voir et revoir si cela était nécessaire, en faisant jouer au maximum tous les collectifs qui les entouraient auxquels elles pouvaient s'adresser. Lorsque ces collectifs étaient déficients ou inexistantes, il m'appartenait alors d'intervenir en garant du respect de l'ordre public social, tout en respectant l'anonymat de celui ou de celle qui sollicitait mon intervention. A partir de mes constats, il fallait dire des choses qui ne faisaient pas plaisir, des choses dures à entendre mais combien nécessaires, parfois aussi à des salariés qui outrepassaient leurs obligations. Prendre alors des décisions qui, forcément, déplaisaient à l'une des parties, toujours dans le souci de rétablir la justice et l'équité.

Rechercher à utiliser l'outil le plus approprié dans la panoplie des outils qui étaient mis à ma disposition face aux situations d'injustice ou d'exploitation discriminantes, voire éhontées, dont j'étais le témoin.

S'il m'est toujours apparu indispensable de faire jouer les médiations humaines, à travers les corps intermédiaires, notamment les institutions représentatives du personnel, c'est parce que j'ai la conviction ancrée au fond de moi que dans le monde où nous vivons, personne n'a la solution mais qu'à plusieurs, on est plus fort. Rechercher à prendre ma place dans ces collectifs, dans la fonction qui était la mienne sans jamais vouloir prendre celle des autres acteurs aussi indispensables que moi (médecin du travail, contrôleur de prévention de la Carsat, Institution représentative du personnel, Conseil des prud'hommes), convaincu que « Dieu ne fait que par compagnonnage » (Charles Péguy). Découvrir la singularité de chaque situation, qu'il n'y a pas de solution toute faite, que toute situation doit prendre en compte à la fois la personnalité de celui ou de celle qui s'exprime et le contexte dans lequel il évolue.

Il m'est arrivé souvent de penser à tous ceux qui

n'avaient pas cette énergie de venir s'adresser au représentant de la loi que nous sommes. Il me revenait alors de savoir les repérer, lors de mes visites impromptues dans les entreprises, et d'aller à leur rencontre, d'écouter en eux ce qui les habitait.

Essayer de dire le droit, c'est aider chacun à se l'approprier pour découvrir que le respect de la règle de droit peut être un chemin de libération. C'est en marchant ensemble qu'on trouve les solutions ou plutôt, les débuts de solution aux questions qui se posent. Ce texte de Michée m'a souvent accompagné : « On t'a fait connaître, homme, ce qui est bien, ce que Dieu attend de toi : Rien d'autre que le respect du droit, l'amour de la fidélité et marcher humblement avec ton Dieu » (Michée 6,8).

L'INSCRIPTION DU MINISTÈRE DANS DES ■ COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

Parallèlement, j'ai tenté d'inscrire mon ministère dans les Communautés chrétiennes auxquelles nous avons appartenu, Pascale et moi. Ainsi, mon ministère a connu plusieurs évolutions : une pé-

riode faste s'en est suivie durant les 5 années qui ont suivi mon ordination, grâce à la présence d'un prêtre qui croyait en ce ministère et qui m'a accompagné durant mes premières années de diaconat comme une mère accompagne son enfant. Un épisode se déroula durant cette période, notamment en 2002, lorsque le FN arriva second au premier tour de la présidentielle. Nous avons décidé de lire, à la fin de la célébration (qui se situait entre les 2 tours de l'élection présidentielle), la déclaration de Mgr Georges Gilson, alors Prélat de la MDF. Il y eut, au moment de la lecture de la déclaration, un grand silence entrecoupé d'invectives puis, à la sortie de l'église, les partisans et les opposants à cette déclaration qui s'affrontèrent verbalement. J'ignorais alors la présence dans cette assemblée du Responsable départemental du FN. Nous avons alors décidé de travailler cette question avec la communauté chrétienne afin de l'aider à dépasser ce conflit interne avec l'aide d'un jésuite réputé sur cette question. Une soirée de débat sur la doctrine sociale de l'Eglise permit de démêler ce conflit, à froid, plusieurs mois après cet épisode, en présence du Responsable du FN. La Communauté chrétienne en sortit grandie. Au départ de ce prêtre, j'ai vécu par la suite une période plus compliquée, marquée

par le manque de confiance qui s'est établi avec son successeur. J'ai alors mesuré les profondes résistances du clergé au ministère diaconal.

Parallèlement, ma participation durant une dizaine d'années à l'Observatoire économique et social, instance de consultation de l'Evêque, fut pour moi une autre façon d'inscrire mon ministère dans l'Eglise diocésaine.

Avec Pascale, nous nous sommes aussi beaucoup investis dans la préparation au mariage. Nous étions 7/8 couples animateurs, très soudés, et nous avons alors découvert que la préparation sacramentelle était également un véritable terrain missionnaire.

UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX

ÉTRANGERS

Notre lettre de mission de l'équipe d'Evry nous demandait d'avoir une attention particulière aux étrangers ainsi qu'aux personnes en situation précaire. A l'autel, nous portons tous ceux que nous côtoyons dans nos activités professionnelles et dans nos engagements. C'est cette « parole faite chair » qui m'a amené un matin à ne pas détour-

ner mon regard d'un jeune Rom qui cherchait de quoi se nourrir dans notre poubelle. Il m'a, ce jour-là, emmené dans un bidonville qui se construisait à 5 mn de chez nous. Engagement pas forcément compris par la Communauté chrétienne locale qui considérait les Roms comme des parias, comme le jour où, face à une manifestation de riverains devant le bidonville pour en découdre, avec plusieurs dizaines de militants associatifs, nous essayons de dialoguer. Une femme m'interpelle : « Mon père, pourquoi vous défendez ces gens-là ? ». Elle m'avait reconnu car j'avais célébré le baptême de ses enfants. Nous avons échangé plusieurs paroles. Un long compagnonnage s'en est suivi durant 6/7 ans avec de nombreux bénévoles, qui a permis d'avancer puisque, grâce au travail partenarial réalisé par l'IFRM (association créée il y a 2 ans ½ lors de l'expulsion du bidonville dans laquelle sont impliqués plusieurs membres de la CMDF), une quinzaine de familles ont maintenant travail et logement.

S'inscrire dans le ministère diaconal, c'est aussi faire entendre la voix des sans voix. C'est ainsi que j'ai rejoint, depuis mon passage à la retraite, une association qui accompagne les demandeurs d'emploi, Solidarités nouvelles contre le chômage.

J'accompagne actuellement, en binôme avec une autre bénévole, un demandeur d'emploi âgé de 53 ans, qui n'a jamais travaillé.

Accepter de se laisser interpellé, cela fait écho à cette parole où Jésus dit à Pierre : « Un autre te mettra la ceinture et te conduira là où tu ne voulais pas » (Jn 21, 18). Je crois que le oui de l'ordination est une dépossession de soi, une invitation à se risquer dans la confiance sur un chemin inconnu en sachant que le Christ nous y précède, chemin de la rencontre de l'autre. Il y a quelques mois à un stop, près de chez nous, un homme à pied me fait signe de m'arrêter. Il me dit « Je sais que vous êtes diacre, je vous demande de m'aider ». Je ne comprends pas bien la demande, je lui propose de le revoir. Au cours de la rencontre, il m'indique sa situation. Originaire d'Amérique latine, il vit en France avec sa femme et leurs deux enfants depuis 5 ans. Ils n'ont pas de travail, ni l'un ni l'autre, depuis 3 ans. Il faisait appel à un homme d'Eglise pour accéder à l'Evêque qui, pour lui c'était évident, lui trouverait un emploi. Temps de l'écoute, de la rencontre, de lui expliquer le contexte ecclésial français, différent de ce qu'il connaissait, lui donner aussi des pistes de recherche de travail, lui proposer de rejoindre

la petite communauté chrétienne multiculturelle de Corbeil dans laquelle nous nous sommes investis. Maintenant, ils ont tous deux un emploi, la mairie leur propose un logement car ils étaient hébergés chez un particulier.

Pascale, sans laquelle je n'aurais jamais été ordonné, porte avec moi ce ministère diaconal depuis 18 ans. Mais les engagements qu'elle porte sont tout aussi importants pour moi que l'est pour elle le ministère diaconal qui engage notre couple. Nous nous sentons coresponsables l'un et l'autre de nos engagements réciproques. Il y a quelques années, elle s'exprimait ainsi : « Nous sommes une famille parmi d'autres dans un village. »

L'ordination change le regard. Ces familles dont le père est diacre deviennent des familles « ressources ».

A la sortie de l'école, on se gare. Une maman se gare aussi. « Il faut que je vous téléphone parce qu'on veut se marier. »

A Intermarché, au rayon des yaourts, je rencontre une ancienne instit de notre fils Simon. On parle. « Justement, ça tombe bien. On m'a dit que c'est à vous qu'il faut téléphoner pour baptiser ma fille.

Le problème, on n'a pas de parrain et marraine... »
Quelle pauvreté ! Pas d'amis...

Une présence d'Église qui accueille, et si possible, fait un bout de chemin.

Je savais, en m'engageant vers le ministère diaconal en 1994, que le chemin n'était pas balisé et qu'il nous fallait innover. René Marijon avait ouvert le chemin cinq années plus tôt. Bernard Vincent et Jean-Baptiste Bertin m'avaient également précédé. Une conviction m'habite depuis le début de mon cheminement : ce ministère reste une sacrée opportunité pour l'Église, opportunité pour elle d'annoncer par des hommes mariés ou célibataires, et peut-être bientôt par des femmes, que l'Église cherche avant tout à s'ancrer dans la cité, qu'elle n'a de sens que par rapport au monde dans lequel nous vivons, dans toutes ses dimensions.

Certes, un long chemin reste à parcourir pour ce ministère embryonnaire que Vatican II a souhaité restaurer il y a 50 ans. Nous n'en sommes encore qu'au tout début. Mais que l'on soit laïc, prêtre ou diacre, nous ne roulons pas pour nous-mêmes, nous roulons pour que le monde qui nous entoure

découvre qu'il est habité par la présence divine de Celui qui s'est incarné et qui vient rejoindre tout homme, toute femme, malade ou en bonne santé, riche ou pauvre, quel que soit son itinéraire, son statut, son âge, son appartenance religieuse ou philosophique, sa culture dans son humanité. Et le diacre est là pour rappeler que tous, dans l'Église, nous avons à vivre cette dimension du service auprès des plus pauvres et de ceux qui n'ont pas rencontré Dieu.



ITINÉRAIRES DE SERVITEURS DE LA PAROLE

Par Bernard Perrin

Bernard est prêtre de la Mission de France. Il a été ordonné en 1957 et il a exercé comme prêtre ouvrier, notamment dans la métallurgie. Il accompagne l'équipe de discernement de Dôle.

Relire 50 notices concernant des frères et sœurs, nés entre 1920 et 1944, décédés depuis cinq ans, c'est faire une relecture de relectures. C'est aussi recueillir la fine fleur de vies données pour révéler l'amour de Dieu à l'humanité (42 sont morts à plus de 80 ans et 38 sont des prêtres).

Ce qui est rapporté d'eux, laïcs ou prêtres, s'enracine dans des vies professionnelles et militantes, en usine surtout avant les délocalisations, sur les chantiers des B.T.P., ici ou à l'étranger, comme ouvriers agricoles ou comme dockers, dans la marine marchande ou la recherche scientifique, la santé ou l'hôtellerie. Au-delà de l'hexagone (Cameroun, Côte d'Ivoire, Algérie, Tunisie, Chine), ils ont participé aux projets de développement de pays en mutation, ils se sont investis aussi dans l'éducation,

la formation, la santé, la promotion de la femme, etc.

■ « LE SEIGNEUR NOUS MÈNERA PAR LES CHEMINS QU'IL LUI PLAIRA »

Ce chant exprime à merveille le chemin de serviteur pris par la MDF depuis son origine. Les tout premiers parmi nous ont donné sens à leur vie en y reconnaissant la main de Dieu ou “ ses clins d’œil ”. Voici quelques expressions : “ Le Seigneur m’a poursuivi ”. “ Licenciée en philo en 1946, je me suis sentie appelée à vivre l’Évangile en équipe et dans le monde ouvrier ”. Elle a rejoint la MDF féminine. À la fin de l’invasion allemande, au retour de l’exode, alors que “ je sortais d’une réco où j’allais sans enthousiasme, j’en suis sortie face à Jésus-Christ ressuscité, j’en étais comme éblouie ”. De famille bourgeoise, un autre raconte : “ Le Seigneur m’a fait rencontrer des compagnons de route, ils furent pour moi des signes de son amour et des appels à rejoindre les plus pauvres et ceux qui sont loin de l’Église ”. Pour d’autres, c’est l’expérience humaine vécue au STO ou à la guerre d’Algérie qui a été décisive. Le Seigneur a su trouver où ils étaient, ceux dont il avait besoin. La figure du Christ, révé-

lateur de Dieu et Serviteur des hommes, est le roc sur lequel ils se sont appuyés pour répondre à son appel et vivre la mission.

■ ILS ONT MIS LE TABLIER DE SERVICE

Le service de la Parole commence par son accueil dans l’Écriture. Pour faire Corps avec le Christ, pour crier l’Évangile, il faut s’approprier la Parole de Dieu, se laisser transformer par elle, en faire du pain pour se nourrir. Ainsi ils sont devenus des hommes et des femmes de service, habités par la Parole vivante. Ils se sont engagés dans la vie parmi leurs frères humains, épousant la posture du Christ, le vrai serviteur, Lui qui reçoit tout de son Père.

Le premier service dont ils se sont sentis redevables envers les hommes, c’est de les écouter. En se faisant l’un d’eux, là où ils vivent, où ils aiment, où ils peinent. Ils ont entendu leurs cris, leurs aspirations, leurs soifs, sans chercher à d’abord placer un mot. En partageant leurs conditions de vie et de travail, en tissant des liens de confiance et d’amitié, ils ont appris le sens concret de la dignité humaine. Ils se sont émerveillés en découvrant

l'œuvre de l'Esprit en eux. C'était la Parole en actes, des paroles de vie à accueillir. Ces familiers de la Bible ont rencontré le Christ sur leur route, là où il s'est mis pour eux.

Le rôle de l'équipe a été primordial pour apprendre à reconnaître ce qu'ils reçoivent des autres. En partageant l'eucharistie, ils mettent encore le tablier de service. Ils se remettent chaque fois dans l'attitude de recevoir la Parole de l'Autre et des autres. Et n'est-ce pas " un don d'être accueilli dans la prière du Seul priant, dans l'offrande du Seul ministre " ?

SERVITEURS DE LA PAROLE : ILS ONT BEAUCOUP REÇU, ALORS ILS ONT " RENDU " SERVICE

Dans la logique de l'incarnation, ils sont entrés humblement dans l'histoire de leur temps, parmi les pauvres, en étant " un petit coin d'humanité où la Parole de Dieu peut se faire chair ", y compris par l'habitat dans des zones déshéritées. Ils sont allés à la rencontre des hommes loin de la foi chrétienne et de Dieu, parfois dans des univers culturels totalement étrangers " pour partager le pain ordinaire des jours et le sel de la rencontre avec tout un cha-

cun " (Chine ou milieux marxisants).

En donnant leur vie aux autres, de multiples manières.

" Je veux annoncer Jésus-Christ par toute ma vie, non pas par des discours, mais par le témoignage d'une présence, le travail, la relation simple de tous les jours. " Un autre a écrit : " Au travail, en raison des problèmes, je me suis syndiqué, mais j'ai toujours refusé une responsabilité. Je suis plutôt un éveilleur. " D'autres comme lui ont voulu rester à la base. À la différence de ceux qui ont envisagé " un engagement plus radical pour la libération de la classe ouvrière et la foi risquée à l'épreuve de l'athéisme, en s'appuyant sur la sollicitude et les exigences de Jésus pour la justice, la défense des plus faibles, des étrangers, des opprimés ".

Mais tous avaient le même souci, le même objectif : être des serveurs de la Parole en s'impliquant réellement dans la vie partagée avec des frères en humanité. Le serviteur n'est pas seulement celui qui se reçoit tout entier d'un Autre, c'est celui qui engage toute sa vie, qui la remet, d'une certaine façon, entre les mains de ceux auxquels il est envoyé. Une conception du serviteur qui dépasse l'image répandue de quelqu'un de dévoué ou généreux.

Des vies qui parlent font signe.

C'est sur ce registre des signes, avant Vatican II, qu'ils ont d'abord voulu révéler l'amour de Dieu pour tout homme, en vivant eux-mêmes de Jésus-Christ. L'artiste peintre " fait avec la main ce qu'il a dans le cœur ". Celui qui partage le travail épuisant des cadences et qui subit les brimades de la direction croit en " la somme des petits bouts de signe pour faire passer le message cohérent et subversif de l'Évangile ". La Parole de Dieu " parle " quand elle passe dans les corps et résonne à travers les personnes avec qui elle est partagée. Si la vie ne parle pas, témoignerait-elle de Jésus-Christ ? Ils ont conscience d'avoir à articuler des signes avec la mémoire vivante de Jésus.

Lire les signes des temps, guetter le moment favorable.

Un certain nombre, laïcs ou prêtres, à travers ces notices se reconnaissent dans l'expérience de l'un d'eux : " Au boulot, pas une fois je n'ai parlé de Jésus-Christ. J'ai seulement essayé de vivre un peu comme lui, avec son attention pour chacun, son amour pour les foules, son regard qui ne juge pas, etc. " À l'évidence, il y a des événe-

ments, des situations qui ouvrent un chemin à Celui qui l'habite et le façonne à sa ressemblance. Car l'Esprit souffle où il veut. Un échange entre deux collègues de travail en collègue en témoigne : " Vous êtes croyante, vous ? - Oui - Ah, je m'en doutais, parce que vous trouvez toujours du positif, même dans des situations désespérantes. " Un autre témoignage, différent, est à entendre : " Je crois avoir été serviteur de la Parole en libérant en eux leur parole d'hommes et de femmes en quête de sens. Parole de Dieu en sa première expression pour eux et pour les autres. Parole qui prend forme explicite à partir du moment où je leur donnais la possibilité de se dire. Être à l'écoute de ce qu'ils disent, cherchent à vivre et à mettre en œuvre en lien avec leurs aspirations profondes, entendre et voir mis en pratique des choses qui rejoignent l'Évangile, tout cela m'aide aussi à mieux le recevoir. Il y a là un bien commun qui fonde notre compagnonnage au service des hommes. " En service, ils ont essayé de porter la responsabilité du visage de l'homme Jésus, Parole de Dieu.

En terre musulmane également, là où le témoignage de vie laisse la place à une parole,

car les musulmans parlent spontanément de leur foi. Les Algériens honorent Jésus dans le Coran, mais comment leur faire découvrir le vrai Jésus et son message ? L'un des nôtres, enseignant et agissant avec le plus grand respect, a formé de vrais citoyens et " certains élèves ont désiré connaître sa foi, d'autres l'ont remercié pour leur avoir appris à aimer les gens au-delà des maths ".

Seul l'amour bouleverse des vies. Comme Jésus l'a fait.

Vivre de l'amour dont Dieu nous aime, c'est ressembler à Dieu. Nos frères et sœurs ont respecté dans leur vie ce qui lui ressemble un peu. Leur référence aux Béatitudes est fréquente, à propos de la justice, de la paix, de la non-violence. Ils déclinent et expriment leur amour de multiples manières : " servir l'humain ", être " un frère universel ", une " passerelle entre les cultures ", " résister à certaines logiques ", être " signe de contestation et d'audace ", " vivre une tension entre l'Église rassemblée et l'Église en diaspora ".

En équipe où tout cela est partagé, confronté, prié, nos frères et sœurs, envoyés ensemble en

mission, se constituent de fait " compagnons de service ". Signe collectif qui élargit le témoignage d'amour et appelle à l'unité.

Au temps de la vieillesse ou de la dépendance, ils continuent, autour du dernier cercle, à témoigner de ce qui est " l'essentiel de la vie ", de leur " confiance dans le Seigneur " faite d'amour et d'espérance, de " la communion qui relie leur vie à celle de tout homme parce qu'ils ont en commun le fait de devoir mourir ". Ils ont été, pour ceux qui peuvent comprendre, " révélation du Christ dans la faiblesse de la croix glorieuse ". Parole de la croix, parole d'amour.

" Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. " (*Jean 15, 13*)

Serviteurs de la Parole, ils ont été des défricheurs. À une époque où l'Église a pris conscience de la nécessité d'une mission à " l'intérieur ", et pas seulement à l'extérieur.



À LA MANIÈRE DES APÔTRES

Par Arnaud Favart

Du Limousin à la Provence, de la Bourgogne à la Normandie, Arnaud Favart a sillonné ces territoires au volant d'un tracto-pelle puis d'un car comme prêtre-ouvrier. Il pilote aujourd'hui la Communauté Mission de France comme vicaire général.

À plusieurs reprises, le MANIFESTE de la *Communauté Mission de France* fait usage du terme apostolique : « Au cœur de la *communauté Mission de France*, les équipes de mission et les incardinés à la *Mission de France* portent de manière spécifique la **responsabilité apostolique** confiée à la Mission de France. » Nous retrouvons cette notion d'apostolicité dans le *credo* de Nicée que nous proclamons à la messe : "Je crois en l'Église une, sainte, catholique et **apostolique**."

Elle indique une source pour la foi chrétienne, celle qui a irrigué les disciples de Jésus et la première génération de l'Église. Alors que la génération des apôtres disparaît, un nouveau *corpus* littéraire apparaît qui donnera le *Nouveau Testament*. Une tradition vivante émerge avec ses interpréta-

tions, ses discernements et ses méditations sur le Christ, envoyé du Père, qui envoie à son tour. Elle sera source pour les Églises de tous les temps et de tous les espaces. Cet article voudrait explorer cette source et cette responsabilité apostoliques auxquelles les équipes de mission sont appelées à prendre part.

■ D'OU VIENT QUE L'ÉGLISE SOIT APOSTOLIQUE ?

Ce caractère de l'Église a accumulé, au cours de son développement, un contenu dense dont nous ne sommes pas toujours familiers. En premier lieu, il renvoie bien sûr au groupe des apôtres. Parmi les disciples qui suivaient Jésus, nous savons qu'il en choisit douze auquel il donna le nom d'apôtres. Il leur donna autorité et instruction pour la mission. Le patronyme de chacun des Douze est connu et cité par les évangiles synoptiques comme par les *Actes des Apôtres*.

À la mort de Judas, Pierre posera la question de son remplacement. Le discernement mis en œuvre permettra de choisir un des compagnons de route, ayant marché depuis le baptême jusqu'à

l'ascension, lui aussi témoin de la résurrection. C'est dans ce discernement et la prière que Matthias prendra la place laissée vide dans « le service de l'apostolat » (Ac 1, 25). La douzaine symbolique est reconstituée en vue du service apostolique et de sa portée universelle. Matthias ne remplace pas un membre des Douze défaillant, il est adjoint aux onze apôtres.

Composés de gens de Galilée, investis de l'Esprit Saint, ils sont appelés à être « témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1, 8). Étaient-ils vraiment douze ? Les *Actes des Apôtres* signalent l'unanimité et l'assiduité de tout un groupe réuni dans « la chambre haute » à Jérusalem, où chacun est identifié, ainsi que quelques femmes dont Marie, la mère de Jésus. De fait, des femmes ont suivi Jésus sur les chemins de Galilée, jusqu'en Judée, à Jérusalem et au Golgotha. N'ont-elles pas été les premières à goûter à la source au matin de Pâques et à vivre ce qu'on appellera plus tard le service apostolique de la foi ? Elles furent les premières à connaître la nouvelle de la résurrection du Christ et à l'annoncer aux Onze. (Lc 24, 9)

Ce premier cercle apostolique va peu à peu évoluer

face aux circonstances et s'élargir dans le temps. D'une part, à cause des décès et des persécutions : Hérode fit périr l'apôtre Jacques dont le successeur n'est pas nommé. D'autre part, Paul surgit transformé du chemin de Damas et revendique lui aussi d'être témoin du Christ ressuscité. S'il n'a pas marché depuis le baptême au côté des disciples, il affirme haut et fort sa qualité d'apôtre et sera reconnu comme tel par les frères à Jérusalem : « Paul, apôtre, non de la part des hommes ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts » (*Ga 1, 1*).

Paul sillonne les routes, appelle des collaborateurs hommes et femmes (Barnabé, Marc, Luc, Prisca et Aquilas, Phoebé « notre sœur ») pour l'annonce de l'Évangile. Il fonde tout un réseau de communautés et pose les bases d'une organisation affranchie de la synagogue. Ses lettres témoignent d'une grande fécondité de l'Église naissante, celle de la génération apostolique. Du fait de l'hostilité de certains Juifs, Paul et Barnabé orientent leur priorité vers les nations. À ses détracteurs qui lui demandent de se justifier de sa qualité apostolique, Paul répond qu'il n'a pas besoin d'autres preuves que les chrétiens eux-mêmes qui ont mis leur foi en Jésus-

Christ et qui vivent de l'Évangile. L'existence même de la communauté de Corinthe certifie que Paul a bien rempli sa mission d'apôtre ! L'existence d'un réseau de communautés vivantes assure la crédibilité de l'apôtre quand il annonce l'Évangile. Elle est le signe de l'authenticité du ministère accompli au nom du Christ. « Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur ? Si pour d'autres, je ne suis pas apôtre, pour vous au moins je le suis ; car le sceau de mon apostolat, c'est vous qui l'êtes dans le Seigneur. » (*1 Co 9, 1-2*)

■ UNE APOSTOLICITÉ DE FOI ET UNE APOSTOLICITÉ DE SERVICE

Qui succèdera aux apôtres ? Qui poursuivra la responsabilité apostolique confiée aux Douze ?

La question comporte deux volets, celle de l'autorité représentative et celle du service rendu aux croyants et aux païens. Qui et pour quoi faire ? La responsabilité apostolique prend en considération **ce qui est dit**, le contenu de la foi chrétienne, et l'autorité **qui le dit**. Il y a une apostolicité de foi et une apostolicité de ministère (de diaconie en grec,

de service en latin) et les deux doivent être articulées. Pour succéder aux apôtres, il ne suffit pas que des ministres aient été choisis et institués par l'imposition des mains. Ils doivent être fidèles par leur enseignement et par leur comportement à la manière des apôtres. La foi n'est pas seulement un contenu de vérités, mais une manière de la recevoir et de la vivre à l'exemple du Christ. Ainsi, le ministère apostolique dont les évêques ont reçu la charge représente et sert. Il n'est pas une autorité en-soi, isolable de l'Église comme communauté des baptisés. Poursuivant sa course dans le temps, il est ministère pour que l'Église, ayant pris forme dans telle ou telle culture, accueille l'Esprit, promesse du Père, et reste « fidèle à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, au pain partagé et à la prière » (Ac 2, 42).

Paul tenait à sa qualité d'apôtre, non comme un titre de gloire et de pouvoir, mais comme clé de développement et d'ouverture de l'Église naissante. Si le Christ avait choisi quelques-uns de ses disciples pour en faire des apôtres, ce n'était pas pour en faire les dirigeants d'une organisation nouvelle. Ils étaient l'expression du don fait à l'Église naissante pour que tous soient destinataires de la pro-

messe du Christ ressuscité. Paul a usé de quelques métaphores pour signifier la double responsabilité apostolique, celle de la foi et celle du ministère.

■ L'INTENDANT ET L'AMBASSADEUR

Qu'on s'appelle Pierre, Apollos ou Paul, l'important est de se conduire « en serviteurs du Christ et intendants des mystères de Dieu » (1 Co 4, 1). Ce qu'on demande aux intendants, ajoute Paul, c'est de se montrer fidèles. Se montrer parce que témoins ; fidèles parce que dignes de confiance dans l'exercice d'une responsabilité.

L'apôtre représente la source, celui qui l'envoie. Il est investi d'une mission de confiance, celle d'ambassadeur : « C'est au nom du Christ que nous sommes en ambassade, et par nous, c'est Dieu lui-même qui en fait, vous adresse un appel. Au nom du Christ, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu. » (2 Co 5, 20) De même que Dieu met ses paroles dans la bouche du prophète, ainsi le Christ envoie l'Esprit à ses disciples-apôtres. C'est le Christ qui parle par ses envoyés, qui agit par eux, qui confirme sa proximité par les signes qui les accompagnent. Appelés à agir au nom du

Seigneur, les apôtres doivent demeurer disciples. Ils cultivent cette relation de confiance avec celui qui les envoie en étant eux-mêmes à l'écoute du mystère de Dieu et de la Parole du Christ. Cette écoute attentive et cette relation intime avec le Seigneur sont des conditions essentielles pour que transparaissent l'Esprit à l'œuvre.

■ L'ARCHITECTE ET LE BÂTISSEUR

L'Église primitive accueille, grandit, essaime. Elle n'échappe pas aux rivalités, aux jalousies et aux querelles. Dans cette crise de croissance, il importe, comme dans la parabole évangélique, de bâtir sur du roc afin de résister aux vents et aux torrents. « Selon la grâce que Dieu m'a donnée, comme un bon architecte, j'ai posé le fondement, un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit. Quant au fondement, nul ne peut poser un autre que celui qui est en place : Jésus-Christ. » (1 Co 3, 10-11)

Pas plus qu'aujourd'hui, l'Église primitive n'a échappé aux tentations de la pureté, de l'exclusion et de la division. Dans cette crise de développement, Paul encourage les apôtres à travailler ensemble,

comme des bâtisseurs qui coopèrent. L'appartenance au Christ ne fonde pas une ségrégation mais une agrégation. Elle établit une citoyenneté des baptisés, une fraternité sans frontière, une unité de la multitude. « Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les apôtres et les prophètes, et Jésus-Christ comme pierre maîtresse. » (Ep 2, 20)

Mais l'agrégat n'est pas un tout indifférencié. À plusieurs reprises, reviennent dans les lettres de Paul une liste de dons qui structurent l'ensemble. En premier lieu sont nommés les apôtres : « Et les dons qu'il a faits, ce sont des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et catéchètes, afin de mettre les saints en état d'accomplir le ministère pour bâtir le corps du Christ. » (Ep 4, 11-12)

■ LE CORPS ET LES MEMBRES

L'Église bouge, évolue et se développe au contact de nouvelles cultures. De nouvelles questions inattendues surgissent. L'unanimité vécue à la « chambre haute de Jérusalem » n'est plus atteignable. Parce que semé aux quatre horizons, l'Évangile accueilli produit de la diversité. Le

jeu des différences ne s'avère pas un problème éthique ni politique à combattre. La métaphore de la construction se montre trop statique. Quoi qu'il en soit de l'harmonie des pierres, l'ambition de construire montre ses limites. C'est une Église de pierres vivantes qu'il s'agit d'édifier. Dans la crise que connaît une Église qui s'ouvre à la diversité des peuples et des cultures, Paul sait que Dieu appelle pour que des personnes se donnent pour le bien du corps. Il les appelle à prendre soin des relations, des articulations et de la communication.

« Or vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part. Et ceux que Dieu a disposés dans l'Église sont, premièrement les apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des hommes chargés de l'enseignement ; vient ensuite le don des miracles, puis de guérison, d'assistance, de direction, de parler en langues. Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Ayez pour ambition les dons les meilleurs. » (1 Co 12, 27-28)

La finalité du ministère des apôtres est de favoriser l'accueil et la rencontre du Christ parce qu'ils le croient chemin de vérité, de fraternité et de vie.

Et que nul n'en soit exclu ! Leur existence et leur manière d'être doivent s'inspirer des qualités mêmes que le Christ a vécues dans ses rapports avec ses contemporains, telles que la présence attentive, la miséricorde, la douceur, la patience, la bonté. Cette juste attitude est comme la porte par laquelle le Christ, envoyé du Père, peut entrer dans la vie des gens : « Qui vous accueille, m'accueille moi-même, et qui m'accueille, accueille Celui qui m'a envoyé », disait Jésus à ses disciples (Mt 10, 40) ; ou encore : « En vérité, en vérité, je vous le dis, recevoir celui que j'enverrai, c'est me recevoir moi-même, et me recevoir, c'est aussi recevoir Celui qui m'a envoyé » (Jn 13, 20). La manière des apôtres, c'est de se laisser envoyer et transformer par l'Évangile qu'ils annoncent et mettent en œuvre. C'est se laisser enseigner par l'Esprit qui parle à travers la parole des pauvres et des petits, de l'étranger accueilli comme un envoyé, du prisonnier sur son chemin de libération. Car ceux-là ressemblent au Christ qui est leur frère.

LE DÉFI DE LA FRATERNITÉ ET LA DIMENSION APOSTOLIQUE DE LA FOI

« Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres

et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. » (Ac 2, 42)

Ces quatre mentions donnent forme à la communauté primitive, celle des temps apostoliques pour reprendre l'expression que nous venons d'appri-voiser. Elles forment une double paire. La première associe le défi de la fraternité (la communion fraternelle) et la dimension apostolique de la foi (l'enseignement des apôtres). La deuxième, la fraction du pain que l'on va manger ensemble et la prière.

Ceci résume assez bien la perspective de l'Université d'été de juillet 2016. Il n'y a pas d'expression de la foi chrétienne sans qu'elle prenne corps dans le défi de la communion fraternelle. Il n'y a pas de prière déconnectée du pain partagé avec celui qui a faim. Les deux sont articulées. Il n'y a pas de vérité tombée du ciel sans qu'elle prenne forme dans le temps et l'espace d'une culture. Il n'y a pas d'enseignement des apôtres sans qu'il prenne chair en nous, dans la communion fraternelle exigeante, y compris avec ce qui est à distance de nous.

La responsabilité apostolique prend sa source dans la manière des apôtres d'avoir articulé la parole de

la foi et la fraternité, le pain partagé et la prière. Dire que la *Mission de France* prend part au ministère apostolique, c'est dire que sa manière d'être s'inspire des apôtres. Et qu'elle s'en inspire parce qu'elle reçoit sa mission des évêques, responsables du ministère apostolique, successeurs des apôtres. À son tour, elle s'emploie à articuler **les défis de la fraternité** mis à l'épreuve du chômage d'exclusion, de la précarité, des migrations, de la violence, de l'individualisme, du changement climatique, etc... **et le défi de la foi chrétienne** mis à l'épreuve de la communion de l'Église, ce corps du Christ défiguré dont nous sommes, ce " pas terrible du nous de l'Église " malgré tout porteur de la promesse du don de la beauté, de la joie, de la vie du Christ pour la multitude.



LA GRÂCE DE SERVIR LA PAROLE

Par Bernard Michollet

Bernard est membre de l'équipe « Dialogue science, foi, éthique ». Il est aumônier national de l'ACI, de la JIC et de la JICF et il coordonne les réseaux de la Mission de France.

« Je n'ai rien à dire. Je ne sais pas si je suis serviteur de la Parole. » Que de réactions semblables entend-on lorsque des membres de la CMdF sont sollicités pour témoigner de leur vie de témoins et d'apôtres en mission. La réaction nous rappelle celle de saint Paul lorsqu'il fut amené à défendre son ministère.

« (...) en tout dernier lieu, [le Christ] m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton. Car je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi¹. » (1 Co 15, 8-10)

1. Sauf exception signalée, la traduction utilisée est celle de la *Bible de Jérusalem*.

Faisons crédit à Paul de la sincérité de ses propos, lui qui est si souvent vilipendé pour sa personnalité affirmée. Il ne se sent pas digne et il s'en explique. Ce n'est pas pour masquer un éventuel orgueil qu'il évoque la grâce qui a tout changé pour lui. Il a conscience que la libération que le Christ lui a apportée et l'appel qu'il lui a lancé ne doivent rien à ses mérites de pharisien. Il est aussi possible qu'il voulût faire entendre à quelque responsable de communauté ou autre inspiré du moment que sa charge ou son don ne devaient rien à leur « sainteté ».

Les membres de la CMdF n'ont pas plus de mérite que Paul pour être serviteurs de la Parole. Et comme lui, ils ont la conscience diffuse qu'ils n'y sont pour rien - ou plutôt, pour pas grand-chose : un jour, ils ont répondu OUI à l'appel du Christ qui les envoie. Et encore, leur OUI - comme celui de Marie - est le fruit de la grâce.

Grâce : un mot qui fait vieillot ? Pourtant, un terme à redécouvrir.

■ L'ACCUEIL DE LA PAROLE : GRÂCE DE VIE

« C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (1 Co 15, 10). Ce petit bout de phrase peut s'interpréter selon deux axes. Paul est ce qu'il est par grâce, c'est-à-dire l'apôtre que les Corinthiens connaissent. La proposition rappelle aussi qu'il est ce qu'il est, c'est-à-dire un homme autre, nouveau. Il n'est plus celui qui persécutait l'Église de Dieu. Selon la logique qui structurait sa vie de pharisien zélé, Paul aurait dû devenir la figure judaïque antithétique de Jésus. Et parce qu'il y mettait de l'énergie, il avait un chemin tout tracé d'homme influent au sein de son peuple. Pourtant, cela bascula. Il comprit que son chemin religieux n'était qu'une impasse : impossible d'accomplir la Loi, et donc d'être sauvé. Paul découvre que librement et gracieusement, Dieu octroie aux hommes la libération de leur enfermement dans les rets du péché qui les asservit et de l'inextricable Loi qui les enfonce². Paul découvre la Parole de Dieu et il l'accueille.

.....
 2. « Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste. La Loi, elle, est intervenue pour que se multipliât la faute ; mais où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé : ainsi, de même que le péché a régné dans la mort, de même la grâce régnerait par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur. (Rm 5, 19-21)

Comment ? Paul ne connaissait pas la Parole de Dieu ? Effectivement, lui, le pharisien maître en interprétation de la *Torah*, n'avait pas perçu la pointe du message. Elle lui est donnée à comprendre dans son expérience du Christ sur le chemin de Damas. Il fait là l'expérience de la Parole qui vient de Dieu, qui l'aveugle (Ac 9, 3 ; 22, 6 ; 26, 13). Il expérimente cette Parole en découvrant que la puissance qui l'habitait était mortifère³. De plus, il n'avait rien demandé ! Ou alors intérieurement était-il travaillé par l'Esprit de Celui qu'il combattait ?

Paul expérimente que la Parole de Dieu, cette Parole qu'il croyait bien connaître, est puissance qui fait passer de l'enfermement mortifère à l'accueil de la vie donnée inconditionnellement et sans retour, par Dieu. Il discerne que la Parole est puissance gratuite de relèvement parce qu'elle est rencontre du Christ. Il découvre son dévoilement dans la croix : « Le langage de la croix, en effet, est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu » (1 Co 1, 18).

Paul peut alors scruter le livre de la Parole, la vie de Jésus de Nazareth culminant dans son explicitation, sa mort-résurrection. Paul comprend que la Parole de Dieu est, en sa racine, puissance de passage de la mort à la vie, qu'elle est portée par la dynamique pascale. Accueillir la Parole de Dieu, le Christ, est grâce de vie. Telle fut l'expérience de Paul, lui l'avorton qui persécutait l'Église de Dieu.

■ L'ENVOI POUR LE SERVICE DE LA PAROLE : GRÂCE D'HUMANITÉ

En affirmant qu'il est « le moindre des apôtres », qu'il « ne mérite pas d'être appelé apôtre », Paul, ce héraut de la Parole, ne minimise pas stratégiquement son œuvre. Il s'en vanterait plutôt en disant qu'« [il a] travaillé plus qu'eux tous » s'il n'ajoutait immédiatement que tout cela est le fruit de « la grâce de Dieu qui est avec [lui] ».

Le ministère de Paul ne relève pas de son mérite mais de l'accueil de la grâce d'un appel gratuit. À l'instar des prophètes, il l'enracine à l'origine de

3. « Je tombai sur le sol et j'entendis une voix qui me disait : " Saoul, Saoul, pourquoi me persécutes-tu ? " Je répondis : " Qui es-tu, Seigneur ? " Il me dit alors : " Je suis Jésus le Nazôréen, que tu persécutes. " » (Ac 22, 7-8)

son être. « Celui qui dès le sein maternel m'a mis à part et appelé par sa grâce daigna révéler en moi son Fils pour que je l'annonce parmi les païens. » (*Ga* 1, 15-16) La vocation apostolique de Paul est pure grâce. Pour cette raison, il ne tire aucune gloire personnelle de sa mission.

Loin de relever de l'éthique, cette posture est pleinement théologique. Paul articule son expérience de la grâce de Dieu qui le libère et en fait un « fils de Dieu, par la foi, en Christ Jésus » (*Ga* 3, 26) avec la grâce de son appel à se tourner vers les païens. Il enchâsse la grâce de sa filiation dans celle de son envoi. Gratuitement sauvé, il décide librement et gratuitement d'annoncer la bonne nouvelle de la bénédiction des nations promise à Abraham (cf. *Ga* 3, 8). L'expérience inattendue de la Parole - le Christ - qui le fait passer de la mort à la vie en espérance, est assumée au cœur de son envoi auprès des nations.

Paul assume pleinement la formule évangélique « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (*Mt* 10, 8) qui constitue la logique de la grâce. Il pouvait le faire spontanément, accomplissant ainsi la grâce dont il vivait : faire vivre autrui comme le Christ le fait vivre, lui. Il l'a réalisé en répondant à l'appel à signifier l'aujourd'hui de

la réalisation de la promesse faite à Abraham, la bénédiction de toutes les nations. À la dynamique du don gratuit qui anime ceux qui ont entendu la Parole et l'ont accueillie comme puissance pascale, il surajoute celle de la volonté de Dieu de l'annoncer à tous : « (...) je n'attache aucun prix à ma propre vie, pourvu que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus : rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (*Ac* 20, 24).

L'envoi pour le service de la Parole est grâce d'humanité. En effet, il dilate le cœur des fils et des filles de Dieu à la dimension de la création accomplie. Gratuitement, simplement. Il est grâce de vie qui se diffuse aux confins de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux.

L'apostolat est « grâce » parce qu'il est ordonné à l'annonce de l'« Évangile de la grâce de Dieu ». Grâce pour soi et grâce pour autrui. À sa prière de lui épargner « une écharde en la chair, un ange de Satan chargé de [le] souffleter », Paul s'entend répondre : « Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse » (*2 Co* 12, 7.9). « Faible, je n'ai rien à dire. Seule la puissance de la Parole fait de moi son serviteur. »



SERVITEURS DE LA PAROLE SELON VATICAN II

Par Dominique Fontaine

Il y a 50 ans, le 2 décembre 1965, le Concile Vatican II adoptait un de ses derniers textes, le décret sur le ministère et la vie des prêtres (Presbyterorum ordinis). Après avoir proclamé que le rôle premier de l'Église et en particulier des évêques était d'annoncer l'Évangile du Christ, les Pères conciliaires voulaient affirmer que les prêtres étaient aussi Serviteurs de la Parole. Mais depuis le Concile de Trente, le prêtre était centré sur le culte et les sacrements, en particulier le sacrifice de l'Eucharistie. Comment changer la perspective sans provoquer de rupture ? La Mission de France était engagée dans la rédaction de ce texte, dont le rapporteur était Mgr François Marty, qui venait d'être nommé en mars prélat de la Mission de France. Claude Wiéner eut alors l'idée géniale de faire appel à St Paul dans l'épître aux Romains. Paul y parle de son ministère d'annonce de l'Évangile en termes liturgiques : « Je rends à Dieu un culte spirituel en annonçant l'Évangile de son Fils » (Rom 1, 9) ; « La grâce que Dieu m'a donnée, c'est d'être ministre du Christ Jésus pour les nations, avec la fonction sacrée d'annoncer l'Évangile de Dieu, afin que l'offrande des nations soit acceptée par Dieu, sanctifiée dans l'Esprit Saint » (Rom 15, 16). Grâce à ce changement

de perspective opérée dans les dernières semaines de débats, le modèle du ministère des prêtres du Nouveau Testament est ancré dans celui de l'apôtre Paul. Cela a permis de fonder le redémarrage des prêtres ouvriers, comme le texte les cite explicitement, dans le n°8.

Rendons hommage à notre vieil ami Claude Wiéner, qui a été en plus le traducteur en français de ce grand texte conciliaire, qui devrait être davantage étudié dans les séminaires aujourd'hui.

(1) Par l'ordination et la mission reçues des évêques, les prêtres sont mis au service du Christ Docteur, Prêtre et Roi ; ils participent à son ministère, qui, de jour en jour, construit ici-bas l'Église pour qu'elle soit Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple du Saint-Esprit. (...)

(2) Le Seigneur Jésus, « que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde » (Jn 10, 36), fait participer tout son Corps mystique à l'onction de l'Esprit qu'il a reçue : en lui, tous les fidèles deviennent un sacerdoce saint et royal, offrent des sacrifices spirituels à Dieu par Jésus Christ, et proclament les hauts faits de Celui qui les a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Il n'y a donc aucun membre qui n'ait sa part dans la mission du Corps tout entier ; chacun d'eux doit sanctifier Jésus dans son cœur et rendre témoignage à Jésus par l'esprit de prophétie. (...)

Participant, pour leur part, à la fonction des Apôtres, les prêtres reçoivent de Dieu la

grâce qui les fait ministres du Christ Jésus parmi les nations, assurant le service sacré de l'Évangile, pour que les nations deviennent une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint. En effet, l'annonce apostolique de l'Évangile convoque et rassemble le Peuple de Dieu, afin que tous les membres de ce peuple, étant sanctifiés par l'Esprit Saint, s'offrent eux-mêmes en « victime vivante, sainte, agréable à Dieu » (*Rm 12, 1*) (...)

Commençant par l'annonce de l'Évangile, (leur ministère) tire sa force et sa puissance du sacrifice du Christ et il vise à ce que « la Cité rachetée tout entière, c'est-à-dire la société et l'assemblée des saints, soit offerte à Dieu comme un sacrifice universel par le Grand Prêtre qui est allé jusqu'à s'offrir pour nous dans sa Passion, pour faire de nous le Corps d'une aussi grande Tête » [St Augustin]. (...)

(3) Pris du milieu des hommes et établis en faveur des hommes, dans leurs relations avec Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, les prêtres vivent avec les autres hommes comme avec des frères. C'est ce qu'a fait le Seigneur Jésus : Fils de Dieu, homme envoyé aux hommes par le Père, il a demeuré parmi nous et il a voulu devenir en tout semblable à ses frères, à l'exception cependant du péché. Et déjà, il a été imité par les saints Apôtres : saint Paul, docteur des nations, « mis à part pour l'Évangile de Dieu » (*Rm 1, 1*), atteste qu'il s'est fait tout à tous afin de les sauver tous. Par leur vocation et leur ordination, les prêtres de la Nouvelle Alliance sont, d'une certaine manière, mis à part au sein du Peuple de Dieu ; mais ce n'est pas pour être séparés de ce peuple, ni d'aucun homme quel qu'il soit ; c'est pour être totalement consacrés à l'œuvre à laquelle le Seigneur les

appelle. Ils ne pourraient être ministres du Christ s'ils n'étaient témoins et dispensateurs d'une vie autre que la vie terrestre, mais ils ne seraient pas non plus capables de servir les hommes s'ils restaient étrangers à leur existence et à leurs conditions de vie. (...)

(4) Les prêtres, comme coopérateurs des évêques, ont pour premier devoir d'annoncer l'Évangile à tous les hommes ; ils exécutent ainsi l'ordre du Seigneur : « Allez par le monde entier, prêchez l'Évangile à toute la création » (*Mc 16, 15*), et ainsi ils constituent et font grandir le Peuple de Dieu. C'est la parole de salut qui éveille la foi dans le cœur des non-chrétiens, et qui la nourrit dans le cœur des chrétiens ; c'est elle qui donne naissance et croissance à la communauté des fidèles ; comme le dit l'Apôtre : « La foi vient de ce qu'on entend, ce qu'on entend vient par la parole du Christ » (*Rm 10, 17*). Ainsi les prêtres se doivent à tous les hommes : ils ont à leur faire partager la vérité de l'Évangile dont le Seigneur les fait bénéficier. Soit donc qu'ils aient parmi les nations une belle conduite pour les amener à glorifier Dieu, soit qu'ils prêchent ouvertement pour annoncer aux incroyants le mystère du Christ, soit qu'ils transmettent l'enseignement chrétien ou exposent la doctrine de l'Église, soit qu'ils étudient à la lumière du Christ les problèmes de leur temps, dans tous les cas il s'agit pour eux d'enseigner, non pas leur propre sagesse, mais la Parole de Dieu, et d'inviter tous les hommes avec insistance à la conversion et à la sainteté. Cette prédication des prêtres, dans l'état actuel du monde, est souvent très difficile ; si elle veut vraiment atteindre l'esprit des auditeurs, elle ne doit pas se contenter d'exposer la Parole de Dieu de façon générale et abstraite, mais elle doit appliquer la vérité permanente de l'Évangile aux circonstances concrètes de la vie. (...)

(8) Du fait de leur ordination, qui les a fait entrer dans l'ordre du presbytérat, les prêtres sont tous intimement liés entre eux par la fraternité sacramentelle ; mais, du fait de leur affectation au service d'un diocèse en dépendance de l'évêque local, ils forment tout spécialement à ce niveau un presbyterium unique. Certes, les tâches confiées sont diverses ; il s'agit pourtant d'un ministère sacerdotal unique exercé pour les hommes. C'est pour coopérer à la même œuvre que tous les prêtres sont envoyés, ceux qui exercent un ministère paroissial ou supra-paroissial, comme ceux qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement, ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière – là où, avec l'approbation de l'autorité compétente, ce ministère est jugé opportun – comme ceux qui accomplissent d'autres tâches apostoliques ou ordonnées à l'apostolat. Finalement, tous visent le même but : édifier le Corps du Christ.



ALEXIS JENNI,

SON VISAGE ET LE TIEN,
ALBIN MICHEL, 2014, 180 P.

Par Marie-Paule Dimet

À l'origine de la foi, il y a un mystère et ce sont les chemins de ce mystère qu'Alexis Jenni explore à travers un livre méditatif et profond *Son visage et le tien*.

Sa foi commence dans l'ignorance, le non-dit. Dieu se glisse dans le silence d'un grand-père croyant mais taiseux. Une foi présente et distante, pesante selon l'auteur qui n'a pas reçu d'enseignement religieux hormis ce temps où sa mère lui a lu la Bible comme on lit de belles histoires. Pourtant à travers le vide et l'absence de Dieu, Dieu dont ses parents souhaitent même le tenir éloigné, Alexis Jenni va entrevoir la Lumière, percevoir le Souffle, accueillir la vitalité.

Ainsi en est-il de la foi pour Alexis Jenni. Ce n'est pas le produit d'un enseignement mais une source, cachée, que l'on peut retrouver grâce à l'expérience de nos sens, à la découverte des sensations de notre corps porteuses de vérité. « L'acte de croire est une confiance, un état de disponibilité, une sensibilité extrême de tous les sens, celui qui sent l'ensemble des sens, et que l'on pourrait appeler sens de la présence. La foi dans sa conscience est une sensibilité. »

Croire, c'est retrouver le bon usage de ses sens et de ces sensations dont on nous a appris à nous méfier. Mais il faut éviter les pièges car nos sensations peuvent être polluées par des perceptions conditionnées dont nous attendons l'accès immédiat et facile à la réalité sans que cela nous conduise à Dieu. Mieux vaut par exemple écouter le silence qu'une musique qui remplit du vide. Les sensations nous permettent d'accéder à Dieu quand elles sont en prise avec l'intelligence, la pensée et surtout l'imagination. Voir, c'est voir ce que notre œil ne perçoit pas, voir l'invisible. « On peut ne pas voir ce qui est, on peut tout autant voir ce qui n'est pas, car c'est la pensée qui voit, pas l'œil ; et le monde dans lequel nous vivons nous paraît toujours plein,

toujours exact, toujours évident, pauvres grands singes forestiers que nous sommes. »

Le goût, l'odorat, ces sens primitifs nous donnent accès au passé, aux souvenirs, à notre intimité profonde, à l'essentiel.

En revanche le goût, ce sens primitif dont on pourrait penser qu'il nous éloigne de l'intelligence tant il paraît primitif, est peut-être celui qui nous introduit le mieux à la connaissance de Dieu. « Ce dont on a le goût est somme toute assez simple, mais on n'en fait jamais le tour, on ne le saisit jamais, et du coup jamais on ne s'en lasse ; c'est bien la vertu de ce sens-là, si fruste et si profond, incapable de subtilité, incapable d'aucune précision, mais qui nous lance dans une énergie obstinée sur une voie qui du coup est la nôtre. On ne sait pas où cela va, mais c'est la nôtre ; voilà le goût : simple, personnel et sans fin. »

C'est en ouvrant nos sens à ce qui est leur fonction primordiale, soit permettre à l'humain d'être traversé par le souffle de la vie, le Souffle de la Résurrection, que nous pouvons créer un espace pour accueillir Dieu. Dieu ne peut entrer dans

une maison encombrée, vivre dans un bric-à-brac de sensations perverses par des injonctions sociétales. « Le vrai cauchemar est le plein, un monde totalement rempli au point qu'il n'y reste ni terrain vague ni temps mort, plus d'ennui. Seul le vide laisse place, et permet la vie. »

Alexis Jenni nous engage ainsi à nous méfier de ce qu'il appelle notre sens préféré : voir. Voir, omniprésent dans notre société, est dominé par l'abus de l'image qui donne l'illusion d'accéder à la réalité, fait de nous des tout-puissants et nous détourne de l'essentiel. Au contraire « Sentir, toucher, entendre, goûter sont des sens qui sont sans distance. Ce que l'on perçoit, on est dedans, cela vient d'où ça veut, on y est, c'est là ; et on n'y échappe pas, car il n'est pas de paupières aux mains, au nez, à la langue ou aux oreilles. En ces sens-là, que l'on éprouve en silence et les yeux clos, loge l'amour, et c'est là qu'il se déploie. »

Le fin mot de cette histoire, c'est l'amour, c'est à l'amour que nos sens nous destinent, c'est vers l'amour que nos sens nous orientent.

Le biologiste Alexis Jenni nous offre un livre où

la science n'est pas instrumentalisée pour faire barrage à Dieu, bien au contraire elle est un soutien pour nous guider sur le chemin de la foi et de l'amour. En cela Alexis Jenni pourrait s'inscrire dans une pensée postmoderne qui réintroduit la nécessité de donner une place indispensable à la sensibilité et à s'affranchir des diktats de la seule raison.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire 37 €

de soutien 40 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €